

mémoire

plurielle



Dessin de Brouty

Les aventuriers
de l'imaginaire

N° 46 - décembre - 2005. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Sommaire

Editorial

Les aventuriers de l'imaginaire.
L'imaginaire des écrivains

Jeanine de la Hogue 3

Espace historique

Matho sous les murs de Carthage

Gustave Flaubert 5

Homme singulier

La peste ennemie

Georges Duhamel 11

Scandale épiscopal

Marie-Claire Micouleau-Sicault 14

Mathias Sandorf et son navire électrique

Jules Verne 17

Bambo esclave, un saint ?

Claude Le Borgne 23

Écrivain public

La Tunisie enchantée de Myriam Harry

Annie Krieger-Kryniki 24

Nefta la suspendue 25

Maria Karafa est de retour

Myriam Harry 28

Suleïma reconnue

Pierre Loti 30

Le nabab trahi

Alphonse Daudet 32



Passé composé

Rêve ou réalité ?

Pierre Benoît 36

Lettre à une amie

Simone 40

Chemin de mémoire

Des Français au Maroc

Patrice Sanguy 43

Il était une fois des Colons

Pierre Mille 44

Drame à Marrakech

Roland Dorgelès 51

Jardin des Arts

Maman Camember

Georges Colomb (Christophe) 53

Point livres

Jeanine de la Hogue 57

Mémoire d'Afrique du Nord. Hors série - N° 46

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax : 01 45 42 78 75.

Édite une revue trimestrielle *Mémoire Plurielle* et des *Cahiers d'Afrique du Nord*

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Kryniki, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Purfin, Yves Richardot, Rémi de Vulpillieres.

Trésorier : Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

cotisation + abonnement à *Mémoire plurielle*, actif à partir de 19 €,

bienfaiteur : à partir de 28 €, donateur : à partir de 50 €

Le numéro : 5 €, le numéro spécial 7€

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Commission paritaire : n° 0106G.78 541 ISSN : 1 284-43 221

© Mémoire d'Afrique du Nord

Les aventuriers de l'imaginaire

L'imaginaire des écrivains

Jeanine de la Hogue

L'aventure est au coin de la rue. Certains la devinent, beaucoup l'ignorent mais d'autres la vivent. Et, parmi eux, quelques-uns l'écrivent. Ce sont les aventuriers de l'imaginaire car leur aventure est souvent rêvée. Mais, on le sait aussi, la réalité parfois dépasse la fiction. L'imagination, alors, guide la plume de nos écrivains.

Pour ce numéro de fin d'année, nous avons voulu vous offrir quelques textes où le réel et l'imaginaire ont séduit des écrivains. Tous ont donné pour cadre à leurs écrits l'Afrique du Nord. Imagination et réalité sont souvent indiscernables. Flaubert nous donne à voir une Carthage tumultueuse, très africaine, fruit de son esprit fertile, mais tout aussi réelle que Djerba, la Nefta de Myriam Harry ou que les pays où vivent les colons de Pierre Mille. Jules Verne dote son héros d'un navire électrique très futuriste, mais promène ses personnages sur des chemins, bien réellement escarpés, de l'Atlas marocain. On devine, chez Pierre Loti, une certaine nostalgie de sa jeunesse lorsqu'il retrouve, fort curieusement en mauvaise posture, un « amour » de son passé. On est étonné de lire sous la plume de Roland Dorgelès, dont on a encore en mémoire les *Croix de Bois*, un épisode dramatique à Marrakech. Nous avons terminé cette évocation littéraire par un Jardin des Arts inhabituel ! En forme de clin d'œil... Si vous-même ne l'avez connu, vos parents ou grands-parents ont souri, ri, en tout cas se sont amusés, en lisant *Les Aventures du Sapeur Camember*, livre réédité par les Editions Colin, sous le titre *Les Facéties du Sapeur Camember*. Nous-même avons découvert que ce vaillant soldat avait guerroyé en Algérie. C'est cet épisode que nous avons choisi de vous faire voir, ou revoir, avec les dessins originaux de l'époque.

Alphonse Daudet, Georges Duhamel, Pierre Benoît ont aussi évoqué l'Afrique du Nord dans leur œuvre et nous avons voulu, par les textes que nous avons choisis, vous le rappeler ou vous le faire découvrir. Ce numéro est ainsi une évocation de ces écrivains qui ont, un temps, partagé la vie de ceux que l'on nommera, plus tard, des Pieds-Noirs et qui, pour ceux qui s'en inspiraient alors, n'étaient que des Français d'Afrique du Nord.

Puisse cette initiative vous donner l'envie de lire, ou de relire, ces écrivains souvent très célèbres de leur temps, un peu oubliés de nos jours mais qui nous donnent un aspect différent de ces pays très aimés et regrettés. ■

GUSTAVE FLAUBERT

SALAMMBO

31 BOIS ORIGINAUX DE MORIN-JEAN



LE LIVRE DE DEMAIN
ARTHÈME FAYARD & C^{IE}, ÉDITEURS — PARIS
18-20, rue du Saint-Gothard, 18-20

Matho sous les murs de Carthage

Gustave Flaubert

Gustave Flaubert publia *Salammbô*, roman carthaginois, en 1862. L'ouvrage porta initialement le titre de *Les Mercenaires* mais Flaubert, ainsi qu'il l'écrivit à son fidèle ami Louis Bouilhet, s'épuisait à trouver le ton juste, ce qui était très difficile. Comment, lui disait-il en 1857, inventer une plausible vérité et des détails significatifs, sans tomber dans la reconstitution baroque ou le mélodrame. Aussi décida-t-il d'entreprendre un voyage à Tunis et Carthage, du 12 avril au 12 juin 1858. Ses notations, tracées au jour le jour, sur un carnet de notes, font partie de sa *Correspondance, année 1858*. Elles contiennent des aperçus pittoresques: notes prises au clair de lune: « Un navire comme une grosse mouette noire... Nous avons pris un ravin très large, d'argile rouge: ça a l'air de vagues de sang pétrifiées... Minuit, puces nombreuses... » Après la publication, il dut faire front à ses détracteurs, notamment Sainte-Beuve qui lui reprocha l'objet de son livre « tout ce monde barbare, oriental, molochiste » qu'il défendit âprement, arguant de la fidélité à ses recherches et contre « le vice malicieux et la bagatelle, prêtée à mon serpent enlaçant *Salammbô* ». Il conclura avec humour, en réponse au directeur du journal, *L'Opinion nationale* (4 février 1863): puisqu'un détracteur, publié dans le journal, « se mêle de ma biographie en affirmant que j'ai été six ans (il le sait) à écrire *Salammbô*, je lui avouerai que je ne suis pas bien sûr à présent, d'avoir jamais été à Carthage! ». Sainte-Beuve convint, dans une lettre du 25 décembre 1862, que « le soleil d'Afrique a eu cela de singulier que toutes nos humeurs à tous, même nos humeurs secrètes, ont fait éruption. *Salammbô*, indépendamment de la dame, est dès à présent le nom d'une bataille, de plusieurs batailles ». Et il convint que Flaubert en était sorti plus « gros monsieur qu'auparavant ».

L'extrait que nous publions ici illustre bien cette recherche de la « note juste », ce désir de faire vrai. « C'était à Mégara, faubourg de Carthage ». Salambo a tendu une coupe d'or à Matho, sculptural lybien et lui a versé du vin. Ses compagnons, mercenaires lacédémoniens, éthiopiens et italiotes ainsi que l'affranchi grec Spendius, son âme damnée, s'émerveillaient de ce triomphe. Mais les suffètes, effrayés de la force et des appétits de leurs troupes devenues inutiles, les crucifièrent comme les lions dont s'était amusé le peuple carthaginois. Mathô périt, écorché vif sous les coups de fouets d'hippopotame, tandis que « Carthage était comme convulsée dans le spasme d'une joie titanique et d'un espoir sans borne ». Carthage, la proie convoitée par ces Barbares était sauvée...

Des gens de la campagne, montés sur des ânes ou courant à pied, pâles, essoufflés, fous de peur, arrivèrent dans la ville. Ils fuyaient devant l'armée. En trois jours, elle avait fait le chemin de Sicca pour venir à Carthage et tout exterminer.

On ferma les portes. Les Barbares presque aussitôt parurent ; mais ils s'arrêtèrent au milieu de l'isthme, sur le bord du lac.

D'abord ils n'annoncèrent rien d'hostile. Plusieurs s'approchèrent avec des palmes à la main. Ils furent repoussés à coups de flèches, tant la terreur était grande.

Le matin et à la tombée du jour, des rôdeurs, quelquefois, erraient le long des murs. On remarquait surtout un petit homme, enveloppé soigneusement d'un manteau et dont la figure disparaissait sous une visière très basse. Il restait pendant des heures à regarder l'aqueduc, et avec une telle persistance, qu'il voulait sans doute égarer les Carthaginois sur ses véritables desseins. Un autre homme l'accompagnait, une sorte de géant qui marchait tête nue.

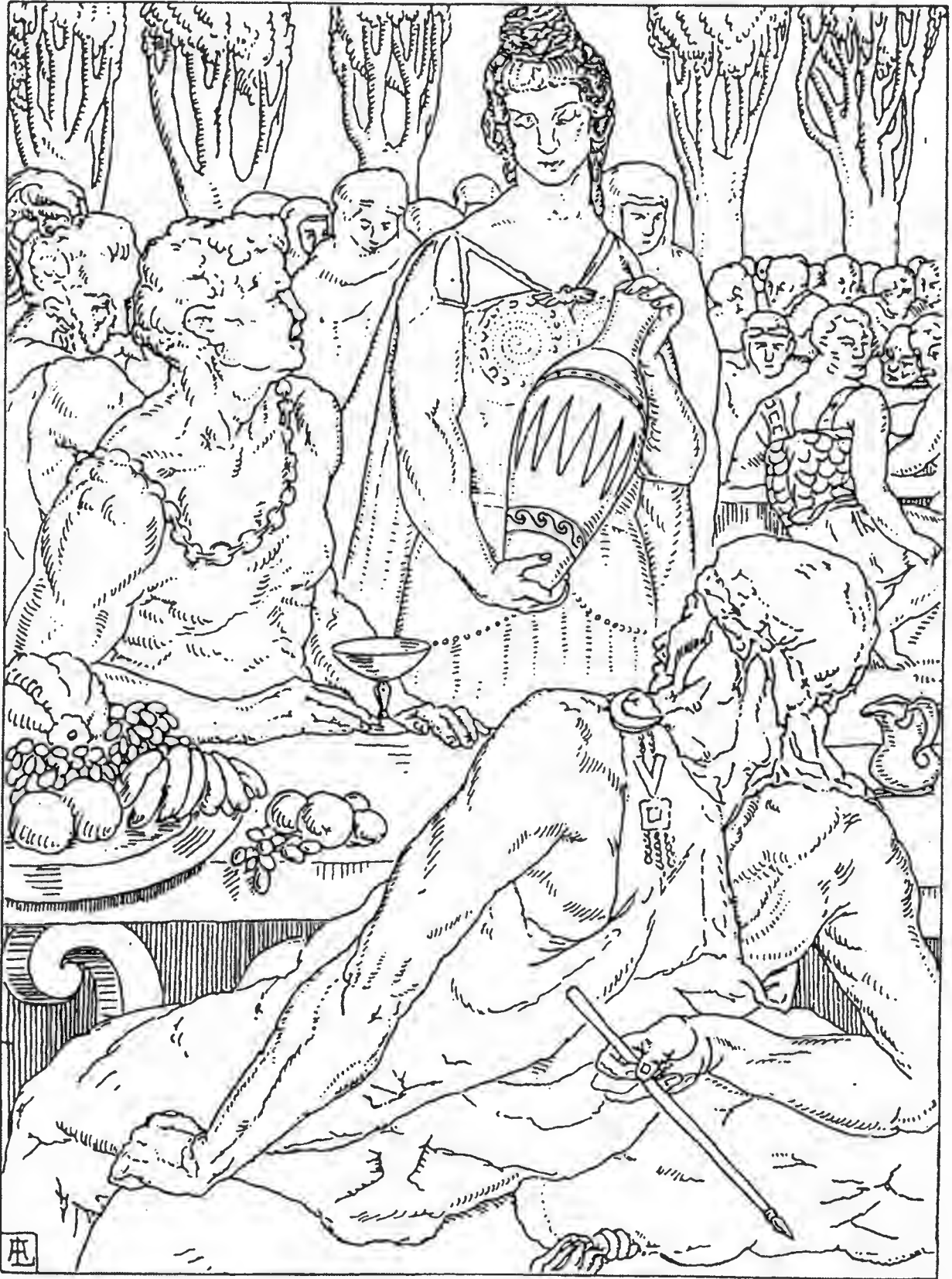
Mais Carthage était défendue dans toute la largeur de l'isthme : d'abord par un fossé, ensuite par un rempart de gazon, enfin par un mur, haut de trente coudées, en pierre de taille, et à double étage. Il contenait des écuries pour trois cents éléphants avec des magasins pour leurs caparaçons, leurs entraves et leur nourriture, puis d'autres écuries pour quatre mille chevaux, avec les provisions d'orge et les harnachements, et des

casernes pour vingt mille soldats avec les armures et tout le matériel de guerre. Des tours s'élevaient sur le second étage, toutes garnies de créneaux, et qui portaient, en dehors, des boucliers de bronze, suspendus à des crampons.

Cette première ligne de murailles abritait immédiatement Malqua, le quartier des gens de la marine et des teinturiers. On apercevait des mâts où séchaient des voiles de pourpre et, sur les dernières terrasses, des fourneaux d'argile pour cuire la saumure.

Par derrière, la ville étageait en amphithéâtre ses hautes maisons de forme cubique. Elles étaient en pierres, en planches, en galets, en roseaux, en coquillages, en terre battue. Les bois des temples faisaient comme des lacs de verdure dans cette montagne de blocs, diversement colorés. Les places publiques la nivelèrent, à des distances inégales ; d'innombrables ruelles, s'entre-croisant, la coupaient du haut en bas. On distinguait les enceintes des trois vieux quartiers, maintenant confondues ; elles se levaient çà et là comme de grands écueils, ou allongeaient des pans énormes, à demi couverts de fleurs, noircis, largement rayés par le jet des immondices. Et des rues passaient dans leurs ouvertures béantes, comme des fleuves sous des ponts.

La colline de l'Acropole, au centre de Byrsa, disparaissait sous un désordre de monuments. C'étaient des temples à colonnes torsées avec des chapiteaux de bronze et des chaînes de métal, des cônes



Salammbô et Matho, Alfred Lombard, 1922



Bois gravé de Morin-Jean, *Le Livre de demain*

en pierres sèches à bandes d'azur, des coupoles de cuivre, des architraves de marbre, des contreforts babyloniens, des obélisques posant sur leur pointe comme des flambeaux renversés. Les péristyles atteignaient aux frontons; les volutes se déroulaient entre les colonnades; des murailles de granit supportaient des cloisons de tuile; tout cela montait l'un sur l'autre en se cachant à demi, d'une façon merveilleuse et incompréhensible. On y sentait la succession des âges et comme des souvenirs de patries oubliées.

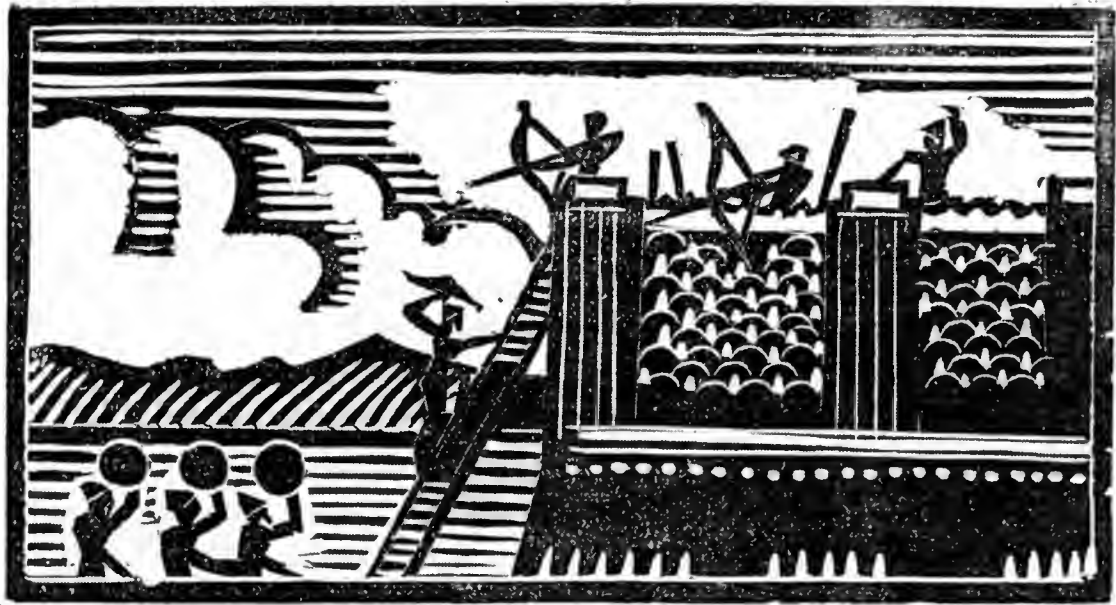
Derrière l'Acropole, dans des terrains rouges, le chemin des Mappales, bordé de tombeaux, s'allongeait en ligne droite, du rivage aux catacombes; de larges habitations s'espaciaient ensuite dans des jardins, et ce troisième quartier, Mégara, la ville neuve, allait jusqu'au bord de la falaise, où se dressait un phare géant qui flambait toutes les nuits.

Carthage se déployait ainsi devant les

soldats établis dans la plaine.

De loin ils reconnaissaient les marchés, les carrefours; ils se disputaient sur l'emplacement des temples. Celui de Khamon, en face des Syssites, avait des tuiles d'or; Melkarth à la gauche d'Eschmoûn, portait sur sa toiture des branches de corail; Tanit, au delà, arrondissait dans les palmiers sa coupole de cuivre; le noir Moloch était au bas des citernes, du côté du phare. L'on voyait à l'angle des frontons, sur le sommet des murs, au coin des places, partout, des divinités à tête hideuse, colossales ou trapues avec des ventres énormes, ou démesurément aplaties, ouvrant la gueule, écartant les bras, tenant à la main des fourches, des chaînes ou des javelots. Et le bleu de la mer s'étalait au fond des rues, que la perspective rendait encore plus escarpées.

Un peuple tumultueux, du matin au soir, les emplissait; de jeunes garçons,



Bois gravé de Morin-Jean, *Le Livre de demain*

agitant des sonnettes, criaient à la porte des bains: les boutiques de boissons chaudes fumaient, l'air retentissait du tapage des enclumes, les coqs blancs consacrés au Soleil chantaient sur les terrasses, les bœufs que l'on égorgeait mugissaient dans les temples, des esclaves couraient avec des corbeilles sur leur tête; et, dans l'enfoncement des portiques, quelque prêtre apparaissait, drapé d'un manteau sombre, nu-pieds et en bonnet pointu.

Ce spectacle de Carthage irritait les Barbares. Ils l'admiraient, ils l'exécraient, ils auraient voulu, tout à la fois, l'anéantir et l'habiter. Mais qu'y avait-il dans le port militaire, défendu par une triple muraille? Puis, derrière la ville, au fond de Mégara, plus haut que l'Acropole, apparaissait le palais d'Hamilcar.

Les yeux de Mâtho à chaque instant s'y portaient. Il montait dans les oliviers, et

il se penchait, la main étendue au bord des sourcils. Les jardins étaient vides, et la porte rouge à croix noire restait constamment fermée.

Plus de vingt fois il fit le tour des remparts, cherchant quelque brèche pour entrer. Une nuit, il se jeta dans le golfe, et, pendant trois heures, il nagea tout d'une haleine. Il arriva au bas des Mappales, voulut grimper contre la falaise. Il ensanglanta ses genoux, brisa ses ongles, puis retomba dans les flots et s'en revint.

Son impuissance l'exaspérait. Il était jaloux de cette Carthage enfermant Salammbô, comme de quelqu'un qui l'aurait possédée. Ses énervements l'abandonnèrent et ce fut une ardeur d'action folle et continuelle. La joue en feu, les yeux irrités, la voix rauque, il se promenait d'un pas rapide à travers le camp; ou bien, assis sur le rivage, il frottait avec du sable sa grande épée. Il lan-

çait des flèches aux vautours qui passaient. Son cœur débordait en paroles furieuses.

- Laisse aller ta colère comme un char qui s'emporte, disait Spendius. Crie, blasphème, ravage et tue. La douleur s'apaise avec du sang, et puisque tu ne peux assouvir ton amour, gorge ta haine ; elle te soutiendra !

Mâtho reprit le commandement de ses soldats. Il les faisait impitoyablement manœuvrer. On le respectait pour son courage, pour sa force surtout. D'ailleurs il inspirait comme une crainte mystique ; on croyait qu'il parlait, la nuit, à des fantômes. Les autres capitaines s'animèrent de son exemple. L'armée, bientôt, se disciplina. Les Carthaginois entendaient, de leurs maisons, la fanfare des buccines qui réglait les exercices. Enfin les Barbares se rapprochèrent.

Il aurait fallu, pour les écraser dans l'isthme, que deux armées pussent les prendre à la fois par derrière, l'une débarquant au fond du golfe d'Utique, la seconde à la montagne des Eaux-Chaudes. Mais que faire avec la seule Légion sacrée, grosse de six mille hommes tout au plus ? S'ils inclinaient vers l'orient ils allaient se joindre aux Nomades, intercepter la route de Cyrène et le commerce du désert. S'ils se repliaient sur l'occident, la Numidie se soulèverait. Enfin, le manque de vivres les ferait tôt ou tard dévaster, comme des

sauterelles, les campagnes environnantes ; les « Riches » tremblaient pour leurs beaux châteaux, pour leurs vignobles, pour leurs cultures.

Hannon proposa des mesures atroces et impraticables, comme de promettre une forte somme pour chaque tête de Barbare, ou qu'avec des vaisseaux et des machines, on incendiât leur camp. Son collègue Giscon voulait, au contraire qu'ils fussent payés. A cause de sa popularité, les Anciens le détestaient ; car ils redoutaient le hasard d'un maître et, par terreur de la monarchie, s'efforçaient d'atténuer ce qui en subsistait ou la pouvait rétablir.

Il y avait, en dehors des fortifications, des gens d'une autre race et d'une origine inconnue, tous chasseurs de porcs-épics, mangeurs de mollusques et de serpents. Ils allaient dans les cavernes prendre des hyènes vivantes, qu'ils s'amusaient à faire courir le soir sur les sables de Mégara, entre les stèles des tombeaux. Leurs cabanes, de fange et de varech, s'accrochaient contre la falaise comme des nids d'hirondelles. Ils vivaient là, sans gouvernement et sans dieux, pêle-mêle, complètement nus, à la fois débiles et farouches et, depuis des siècles, exécrés par le peuple, à cause de leurs nourritures immondes. Les sentinelles s'aperçurent un matin qu'ils étaient tous partis. ■

La peste ennemie

Georges Duhamel



L'ouvrage dans lequel nous avons pris ce récit, *Tel qu'en lui-même*, fait partie du cycle de Salavin, écrit au Mercure de France, de 1920 à 1932. L'auteur y poursuit une recherche sur l'aventure intérieure des hommes. Son personnage favori est, généralement, un homme effacé, gris au point de se fondre dans les murs, presque médiocre, mais qui tente de se comprendre et de s'élever au-dessus de son néant philosophique et social. L'infirmier bénévole, héros de ce récit, Simon Chavegrand, s'est installé à Tunis comme vendeur d'appareils de photos ou de phonographes. Il est séduit par la ville et rencontre un médecin remarquable qui lui paraît un modèle inaccessible. Ce médecin de l'hôpital a été inspiré par le docteur Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis de 1903 à 1936, Prix Nobel de médecine pour avoir découvert le rôle du pou comme agent d'infection du typhus. Georges Duhamel l'avait rencontré lors de conférences qu'il faisait à Tunis. Dans *Le Prince Jaffar*, paru en 1924, il avait donné une vision plus optimiste et même souriante de la vie quotidienne à Tunis, traitant avec esprit les contingences de l'existence d'un prince sybarite et philosophe.

Ce soir-là, comme Louis pénétrait chez un libraire du centre, il aperçut le docteur Arnould.

C'est, entre toutes les figures de la Régence, la plus illustre et la plus noble. Un de ces savants que Montaigne eût dit « à la vieille marque ». Louis le rencontrait parfois, dans les réunions de lettrés et, comme tous les Tunisiens, le traitait avec honneur. Le docteur vint à la rencontre du jeune homme.

- Monsieur Dargoult, dit-il, si vous pouvez m'accorder quelques instants d'entretien et m'accompagner tout à l'heure sur le chemin de l'Institut, je me

permettrai de vous parler d'une affaire au sujet de laquelle vous me donnerez, je l'espère, un renseignement précis.

- Docteur, dit Louis, je vous suis.

Les deux hommes sortirent ensemble.

- Gagnons quelque voie paisible, dit le savant, je vous y entendrai mieux.

Parvenu sur la longue avenue de Paris, le docteur ralentit le pas.

- Je vais, dit-il, je vais, pour en venir où je veux, vous introduire, monsieur Dargoult, dans les secrets de l'Etat.

- N'ayez crainte, docteur, je n'en abuserai pas.

- Je le sais, fit le docteur en souriant.



Une salle d'hôpital à Tunis

Vous êtes, monsieur Dargoult, un Tunisien de fraîche date, et je ne voudrais pas vous effrayer. Savez-vous que la peste, oui, la vieille peste des légendes, est encore endémique dans le bassin de la Méditerranée ?

- Je l'ignorais, docteur. Nous autres, profanes, nous vivons heureusement à

l'abri de notre ignorance et nous vous laissons sans remords tous les soucis du savoir.

- Monsieur Dargoult, la peste est tenue en respect, mais elle n'est pas morte. Chaque année, dans tel port, dans telle bourgade, on en signale un cas, ou plusieurs cas. Aussitôt les services spé-

ciaux se mettent en branle et, ma foi, les choses s'arrangent. En général, le reste du monde n'en sait rien. Vous me regardez, monsieur Dargoult, et vous vous demandez peut-être où je veux en venir.

- Docteur, j'ai confiance, dit Dargoult en riant, et j'imagine que si vous me parlez de la peste, à moi, humble professeur de français, vous avez quelque dessein.

- Eh bien, monsieur Dargoult, nous avons, non! nous avons eu, rassurez-vous, quatre cas de peste à Tunis. C'est fini, depuis avant-hier. Personne n'en a rien su, personne n'en saura rien, car vous ne le direz pas. L'affaire a commencé mardi dernier. Des nomades, campés sous les murs, près de Bab-Sidi-Kassem. Par bonheur, on est venu chercher le docteur Conseil. Vous n'avez jamais vu Conseil, monsieur Dargoult? C'est le meilleur de nous tous, l'honneur de la France qui ne le connaît même pas. Si la Tunisie est capable de gratitude, après avoir tué Conseil, ce qui ne saurait tarder, elle lui dédiera, quelque jour, une statue de diamant. Enfin, passons. Conseil est venu tout droit me trouver, avec ces messieurs de l'Hygiène. C'était mardi matin. J'étais à Sadiki, dans le service de Sylvain Rude. Nous avons, d'accord, pris tout de suite la seule mesure convenable: enfermer le malade, il n'y en avait qu'un alors, et ses trois compagnons, dans un pavillon de la Rabta. Il fallait un médecin pour s'enfermer avec eux. Naturellement, Conseil s'est proposé. Je vous le dis, la scène a duré cinq minutes. Elle se passait dans le cabinet

de Sylvain Rude. Conseil a parlé d'un infirmier volontaire. Le directeur de l'Hygiène a fait observer que si l'on demandait un volontaire, toute la ville allait être instruite et affolée, ce qui pouvait devenir tragique. Là-dessus, un infirmier de Rude, un infirmier français qui se trouvait dans le cabinet et, je ne sais par quel hasard, présent à l'entretien, a dit qu'il était libre, tout prêt et sans famille. Le temps d'écrire deux lettres, et nos gens sont partis. Qu'avez-vous, monsieur Dargoult?

- Rien, docteur, fit Louis. Continuez, je vous en prie.

- J'arrive au bout de l'histoire. C'est fini. Les quatre bonshommes sont morts. Je veux dire les quatre nomades. Ils étaient tous contaminés. La forme pneumonique! Conseil et son aide sont hors de cause. Ils ont vécu sous le masque, on leur a fait des piqûres. Nous les libérerons bientôt. Et j'en viens au fin mot de l'affaire. Sylvain Rude m'a dit que vous connaissiez l'infirmier en question qui, paraît-il, n'est pas même un infirmier de métier.

Louis venait de s'arrêter. Un instant, l'émotion l'empêcha de parler, puis il murmura:

- Si c'est la personne à laquelle je pense, il s'agit bien d'un de mes amis.

- Un marchand de phonographes, paraît-il, installé à Tunis depuis quelques mois à peine. Comme c'est étrange! Allons, monsieur Dargoult, il ne faut pas désespérer de l'humanité.

- Non, il ne faut pas. ■

Scandale épiscopal

Marie-Claire Micouleau-Sicault

Cet évêque mérite bien le titre d'homme singulier. Son aventure est des plus étonnantes. Marie-Claire Micouleau était une adolescente à Rabat où son père était directeur de la Santé. Elle se souvient fort bien de cet incident qui avait fait grand bruit. Elle a retrouvé des précisions sur cette histoire dans l'ouvrage du docteur Dupuch, *J'étais médecin au Maroc*, paru aux Editions France-Empire en 1985.

La cathédrale Saint-Pierre de Rabat attendait ce jour-là une visite inhabituelle: un évêque, supérieur d'une importante congrégation missionnaire en Extrême-Orient, venait faire un séjour privé chez un de ses amis, ancien légionnaire du premier régiment étranger de cavalerie, installé depuis sa retraite au Maroc.

Après s'être un peu fait prier, Son Excellence avait accepté de célébrer l'office, ce dimanche-là et de confirmer les enfants après leur communion solennelle.

La limousine noire mise à sa disposition s'était arrêtée sur le bord de la chaussée devant le porche. Sur le siège avant, un chauffeur en livrée et deux prélatats de sa suite; à l'arrière, seul et imposant, Monseigneur.

C'était un homme alerte, jeune encore et dépourvu de l'embonpoint épiscopal que l'on attendrait chez ses pairs. Un visage émacié, des yeux brillants d'une ferveur remarquable. Les fonctionnaires se pressaient autour de lui, les dames baisaient son anneau qu'il tenait du car-

dinal Lavigerie dont il était, disait-on, le fils spirituel.

Il prononça son homélie d'une voix grave, prenante, qui n'était pas sans rappeler celle d'un homme d'Etat célèbre. C'était un orateur vibrant et convaincant. Il exalta la fraternité universelle, ne craignant pas de heurter la sensibilité des colons assemblés, en parlant du statut misérable des Hindous, et en citant des chiffres sans commettre la moindre erreur. Le revenu de certains individus, disait-il, n'atteint pas en une année ce que consomment les Américains en quinze jours. On voyait qu'il avait, en économie et en biologie, des connaissances étendues. Il cita des paroles du cardinal Roncalli: « C'est parfois dans la révolte que les peuples prennent conscience de la disparité qui existe entre la misère des uns et la surabondance des autres. »

Ce sermon fut diversement apprécié, plaisant à certains, mais scandalisant les autres. Ces derniers se promettaient d'intervenir auprès de l'évêché pour obtenir de ce prélat, un peu trop pro-

gressiste, qu'il mît une sourdine à ses oraisons. Il fut néanmoins reçu à la Résidence Générale, étonnant ses interlocuteurs par l'étendue de ses connaissances.

A quelque temps de là, il y eut un petit ennui à la sacristie, dont la porte était restée malencontreusement ouverte, pendant la tournée de Monseigneur: un ciboire et un ostensor en or avaient disparu. Devant le désarroi du vicaire, le bon prélat promit d'envoyer, dès son retour dans son diocèse, un exemplaire de chacun de ces objets, en or, bien sûr, et apaisa ses angoisses: « Allez en paix, mon fils, ce qui appartient à Dieu revient toujours à Dieu. »

Le docteur Dupuch raconte que, plus tard, un soir, vers sept heures, se rendant au dispensaire antivénérien, il vit l'infirmier Slimane préparer sa trousse et monter dans une grosse voiture américaine qui l'attendait. « Où vas-tu? » lui demanda-t-il.

- « Au Dar Diaf, faire une piqûre de novarsénol à l'évêque. »

Le docteur Dupuch sursauta. Un évêque qui souffrait du mal napolitain?

Un mois plus tard, il eut l'explication. *L'Echo du Maroc* publiait les faits suivants: un légionnaire déserteur s'était fait passer pour un évêque en tournée au Maroc. Ancien séminariste, il était parfaitement au fait de la liturgie et, après avoir fracturé un coffre de sacristie, s'était emparé des vêtements et des accessoires désirés. Doté d'une aisance extraordinaire, il avait été accueilli par-

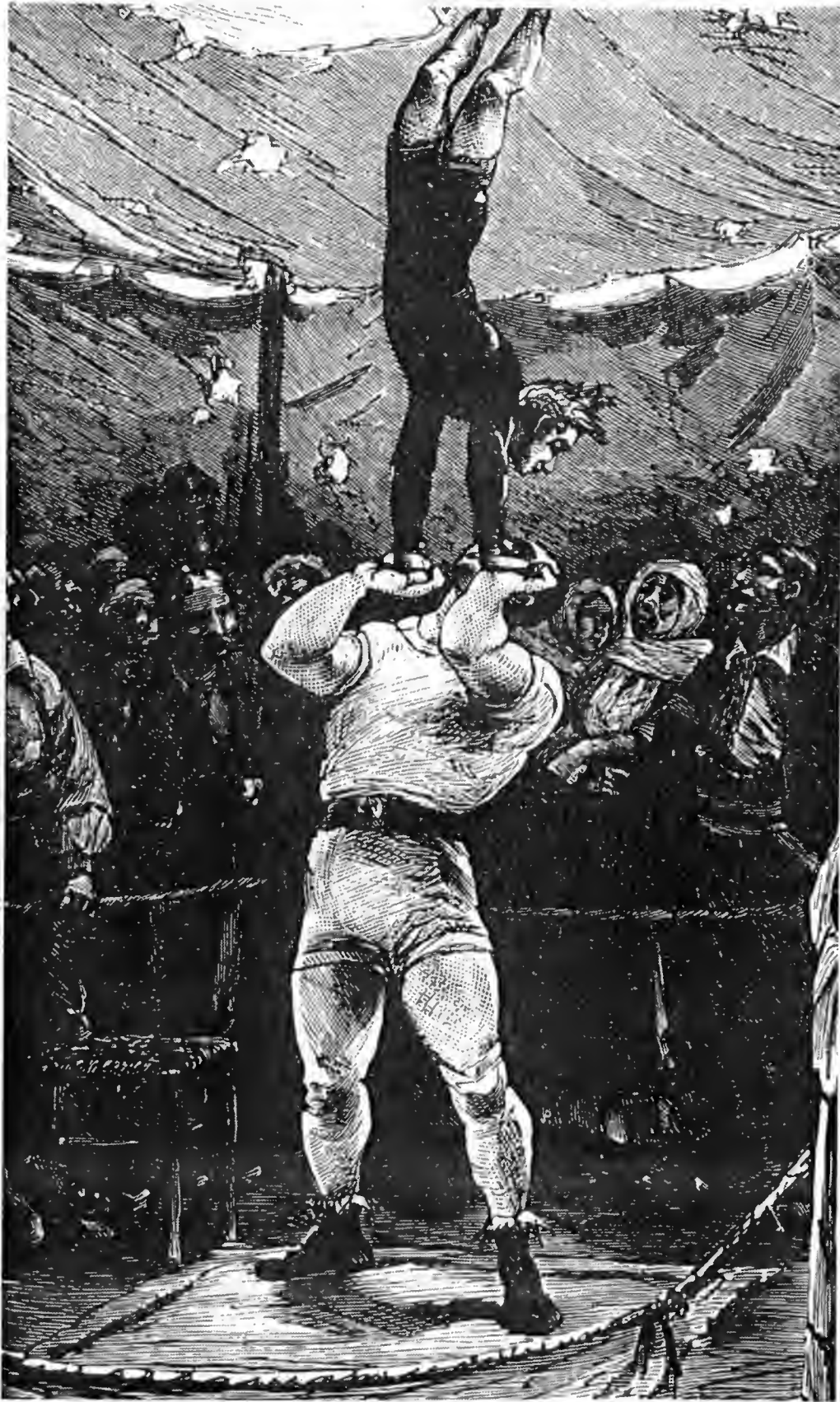


La cathédrale de Rabat

tout comme un prince de l'église, impressionnant dans ses réceptions et ses sermons, par la pureté de sa doctrine et l'ardeur de sa foi. Il avait d'ailleurs commencé sa tournée en célébrant une messe solennelle à la cathédrale d'Alger.

Un ancien aumônier militaire de la Légion déclara qu'il l'avait parfaitement connu. Il avait été infirmier dans le bataillon de choc, sous les ordres du commandant Ducournau. Le bruit avait couru, au bataillon, qu'un ancien évêque servait comme infirmier. Le commandant l'avait convoqué et lui avait demandé où il avait été ordonné prêtre. Le légionnaire avait répondu: « A l'évêché de Pau. » Le commandant Ducournau, ancien élève du lycée Louis Barthou, était bien placé pour savoir qu'il n'y avait jamais eu de siège épiscopal dans cette ville.

Notre légionnaire fit donc un séjour à la Centrale de Port-Lyautey et, quelques années plus tard, on retrouva sa trace en Suisse et en Bavière où il prospérait, grâce à ses quêtes auprès des populations catholiques allemandes, « en vue de lutter contre les hérésies protestantes ». Le courant d'œcuménisme ne semblait nullement affaiblir l'ardeur de sa foi catholique! ■



Cap Matifou et Pointe Pescade, deux forains

Mathias Sandorf et son navire électrique

Jules Verne



Il naît à Nantes en 1828 et l'Algérie entre dans sa vie quand, en 1855, il compose, à la demande d'un officier, une chanson de marche pour les Zouaves. Cette chanson, *En avant les Zouaves*, inspirera Paul Déroulède. Par la suite, il écrira trois romans, situés essentiellement en Algérie: *Hector Servadac* (1877), dans la région de Mostaganem, *Clovis Dardentor* (1896) en Oranie, *L'Invasion de la Mer* (1905) au sud de l'Algérie et de la Tunisie. On retrouve aussi l'Afrique du Nord dans *L'Archipel en feu* (1884), *Mathias Sandorf* (1885), *Robur le Conquérant* (1896), dans *Les Mirifiques aventures de Maître Antifer* (1894) et dans *La Géographie illustrée de la France et de ses colonies* (1866) où l'Algérie occupe six pages. Dès 1878, sur son voilier, le Saint-Michel III, il effectue une première croisière en Méditerranée et en refait une autre en 1884. Il reçoit partout un accueil chaleureux. En écho à cette croisière, l'action de Mathias Sandorf se déroule en grande partie en Méditerranée (Tunisie, Maroc, Lybie) en 1882. Dans ce roman, Mathias Sandorf, trahi alors qu'il luttait pour libérer la Hongrie de la domination autrichienne, s'échappe de prison. On le retrouve sous le nom de docteur Antékirtt qui possède des navires électriques très rapides.

Il est aidé, dans sa vengeance et dans la recherche d'une amie, par deux forains français, Cap Matifou et Pointe Pescade. Les deux hommes sont originaires de Provence et peut-être même d'Algérie. Car ces noms venaient de deux points géographiques entre lesquels s'ouvre la baie d'Alger. Le cap Matifou est un mamelon puissant semblant défier les éléments déchaînés. Or tel était l'athlète Matifou. Il avait près de six pieds de haut, la tête volumineuse, les épaules à proportion, la poitrine comme un soufflet de forge, les jambes comme des balivaux de douze ans, les bras comme des bielles de machine, les mains comme des cisailles. Au fond de sa nature si puissante, le cœur était bon, le caractère simple et doux. Mais surtout, il obéissait sur un simple geste de son compagnon Pescade, comme s'il eût été le fils de Gringalet.

La Pointe Pescade, à l'autre extrémité de la baie d'Alger, est mince, effilée, une fine langue rocheuse qui se prolonge en mer. Le garçon qui portait ce nom, à 20 ans, était plutôt fluet, maigre mais souple, agile de corps, intelligent d'esprit, d'une humeur inaltérable et indissolublement lié par le sort au bon gros pachyderme qu'il conduisait à travers tous les hasards d'une vie de saltimbanque. Voici un épisode de la vie mouvementée des compagnons de Mathias Sandorf-Antékirtt.

Avant minuit, Electric 2 avait appareillé et se lançait à travers la mer des Syrtes.

Du fond des Syrtes à la frontière du Maroc, on compte environ deux mille cinq cents kilomètres, soit près de treize cent cinquante milles marins. Or, à toute vitesse, l'Electric 2 pouvait faire près de vingt-sept milles à l'heure. Combien de trains de chemins de fer n'ont pas cette rapidité! Donc, à ce long fuseau d'acier, qui ne donnait aucune prise au vent, qui passait à travers la houle, qui ne s'inquiétait pas des coups de mer, il ne fallait pas cinquante heures, pour arriver à destination.

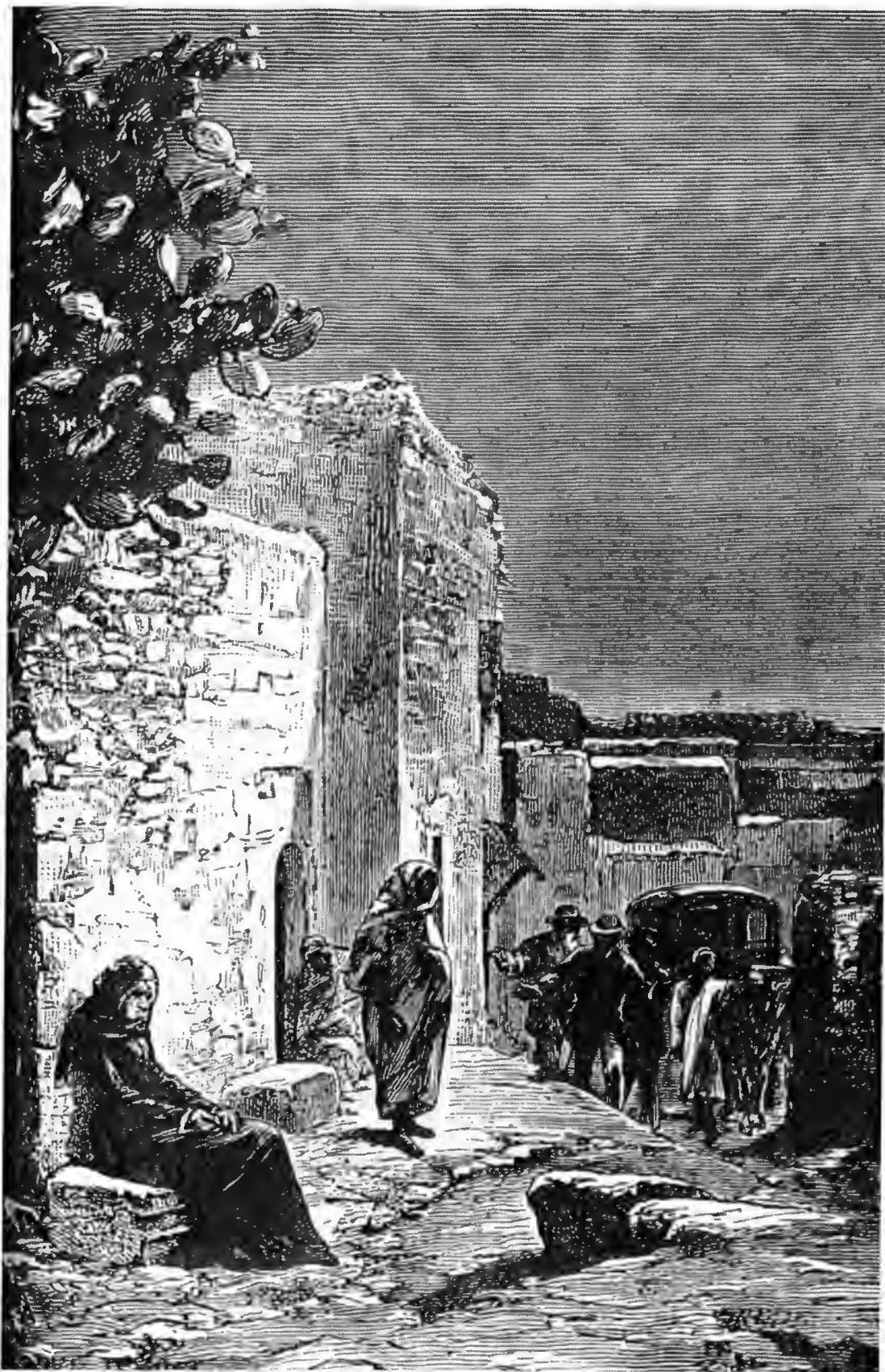
Le lendemain, avant le jour, l'Electric 2 avait doublé le Cap Bon. Depuis ce point, après avoir passé à l'ouvert du golfe de Tunis, il ne lui fallut que quelques heures pour perdre de vue la pointe de Bizerte, La Calle, Bône, le Cap de Fer, dont la masse métallique, dit-on, trouble l'aiguille des boussoles, la côte de l'Algérie, Stora, Bougie, Dellys, Alger, Cherchell, Mostaganem, Oran, Nemours, puis les rivages du Rif, la pointe de Mellila, qui est espagnole comme Ceuta, le cap Tres Forcas, à partir duquel le continent s'arrondit jusqu'au cap Negro. Tout ce panorama du littoral africain se déroula pendant les journées du 20 et du 21 novembre, sans un incident, sans un accident. Jamais la machine, actionnée par les courants de ses accumulateurs, n'avait donné un pareil rendement. Si l'Electric fut aperçu, tantôt au long des côtes, tantôt

au large des golfes qu'il coupait de cap en cap, les sémaphores durent croire à l'apparition d'un navire phénoménal ou, peut-être, d'un cétacé d'une puissance extraordinaire, qu'aucun steamer n'eût pu atteindre à la surface des eaux méditerranéennes.

Vers huit heures du soir, le docteur Antékirtt, Pierre, Luigi, Pointe Pescade et Cap Matifou débarquaient à l'embouchure de la petite rivière de Tétuan, dans laquelle vint mouiller leur rapide embarcation. A cent pas de la rive, au milieu d'une sorte de petit caravansérail, ils trouvèrent des mules et un guide arabe qui offrit de les conduire à la ville, éloignée de quatre milles au plus. Le prix demandé fut accepté, et la petite troupe partit aussitôt.

En cette partie du Rif, les Européens n'ont rien à craindre de la population indigène, ni même des nomades qui courent le pays. Contrée peu habitée, d'ailleurs, et presque sans culture. La route se développe à travers une plaine, semée de maigres arbustes, route plutôt faite par le pied des montures que par la main des hommes. D'un côté, la rivière, aux berges vaseuses, emplies du coassement des grenouilles et du sifflet des grillons, avec quelques barques de pêche, mouillées au milieu du courant ou tirées au sec. De l'autre côté, sur la droite, un profil de collines pelées, qui vont se joindre aux massifs montagneux du sud.

La nuit était magnifique. De la lune, à inonder de lumière toute la campagne.



Mathias Sandorf arrive à Tétuan



Dans le bazar de Tétuan

Réverbérée par le miroir de la rivière, elle rendait un peu mou le dessin des hauteurs à l'horizon du nord. Au loin, blanchissait la ville de Tétuan, une tache éclatante dans les basses brumes du fond.

L'Arabe menait bon train sa petite troupe. Deux ou trois fois, il fallut s'arrêter devant des postes isolés, dont la fenêtre, sur la partie non éclairée par la lune, lançait une lueur jaunâtre à travers

l'ombre. Alors sortaient un ou deux Marocains, balançant une lanterne blafarde, qui venaient conférer avec le guide. Puis, après avoir échangé quelques mots de reconnaissance, on se remettait en route.

Le docteur ni ses compagnons ne parlaient. Absorbés dans leurs pensées, ils laissaient aller les mules, habituées à ce chemin de la plaine, çà et là raviné, jonché de cailloux ou embarrassé de racines qu'elles évitaient d'un pied sûr. La plus solide de ces vigoureuses bêtes, cependant, restait quelquefois en arrière. Il n'aurait pas fallu la mésestimer pour cela : elle portait Cap Matifou.

Ce qui amenait Pointe Pescade à faire cette réflexion :

« Peut-être eût-il été préférable que Cap Matifou portât la mule, au lieu que la mule portât Cap Matifou ! »

Vers neuf heures et demie, l'Arabe s'arrêtait devant un grand mur blanc, surmonté de tours et de créneaux, qui défend la ville de ce côté. Dans ce mur s'ouvrait une porte basse, enjolivée d'arabesques à la mode marocaine. Au-dessus, à travers de nombreuses embrasures, s'allongeaient des gueules de canons, semblables à de gros caïmans, nonchalamment endormis au clair de lune.

La porte était fermée. Il fallut parler pour la faire ouvrir, l'argent à la main. Puis, tous s'enfoncèrent à travers des rues sinueuses, étroites, la plupart voûtées, avec d'autres portes, bardées de ferrures, qui furent successivement ouvertes par les mêmes moyens.

Enfin, un quart d'heure après, le docteur et ses compagnons arrivèrent à une auberge, une *fonda*, la seule de l'endroit, tenue par une Juive et servie par une fille borgne.

Le manque de confort de cette *fonda* dont les modestes chambres étaient disposées autour d'une cour intérieure, s'expliquera par le peu d'étrangers qui s'aventurent jusqu'à Tétuan. Il ne s'y trouve même qu'un seul représentant des puissances européennes, le consul d'Espagne, perdu au milieu d'une population de quelques milliers d'habitants, parmi lesquels domine l'élément indigène.

Le principal bazar de Tétuan est un ensemble de hangars, d'appentis, de bicoques, basses, étroites, sordides en de certains points, que desservent des allées humides. Quelques toiles, diversement colorées, tendues sur des cordes, le protègent contre les ardeurs du soleil. Partout, de sombres boutiques où se débitent des étoffes de soie brodées, des passementeries hautes en couleurs, des babouches, des aumônières, des burnous, des poteries, des bijoux, colliers, bracelets, bagues, toute une « ferronnerie » de cuivre, lustres, brûle-parfums, lanternes, en un mot, ce qui se trouve couramment dans les magasins spéciaux des grandes villes de l'Europe.

Il y avait déjà foule. On profitait de la fraîcheur du matin. Mauresques, voilées jusqu'aux yeux, Juives, à visage découvert, Arabes, Kabyles, Marocains, allant et venant dans ce bazar y côtoyaient un certain nombre d'étrangers. ■



Dessin de Paul-Élie Dubois

Bambo esclave, un saint ?

Claude Le Borgne

Au milieu du XIX^e siècle, deux Français, rescapés d'un naufrage, tombent aux mains des Maures. *La Prison nomade* est le récit, fait par le matelot Joachim, de leur captivité. En voici un court extrait qui rend hommage à un esclave hors du commun.

Bambo parlait peu. Dans les débuts de notre compagnonnage, je l'interrogeai sur lui-même, ses origines, sa condition, ses maîtres. Je vis que mes questions n'éveillaient chez lui aucun écho, qu'elles n'avaient pour lui aucun sens. Je compris que le vieux nègre se voyait par les yeux de « ses arabes ».

Il n'avait point d'ancêtres, une mère sans doute, aujourd'hui oubliée, mais pas de père défini. Il était né esclave et non devenu tel. Il ne nourrissait aucune révolte contre un sort injuste ; lui eussé-je représenté que son sort était injuste, cela lui eût paru incompréhensible, ou sacrilège. Il n'y avait pourtant en lui, en dépit de cette soumission à son état, aucune trace de la veulerie ou de la bassesse que le bon esclave se doit de montrer.

Sa sérénité était proche du bonheur. Elle était celle d'un arbre, ou d'un roc. Il se tenait lui-même pour une chose. Moi je voyais bien que cette chose était un homme, et doué de toutes les qualités d'un homme particulier. Mais ce rien

qu'il croyait être, le dispensait de toutes les protections dont s'entoure l'homme ordinaire, orgueil, égoïsme, impatience, envie ou haine.

C'est peu de dire qu'il ne se plaignait jamais. De quel droit se serait-il plaint, et à qui ? Je ne sais pas bien ce que c'est qu'être saint et ne pourrais donc expliquer pourquoi l'idée me vint que Bambo l'était ; cet homme connaissait Dieu mais ne croyait pas que ce dieu, pourtant unique, fût le sien et se préoccupât de cette chose qu'il était. Oui, en vérité, par ce renoncement naturel et joyeux, ce vieux nègre était un saint.

Un soir qu'il me voyait accablé de frayeur intime, il posa sa main sur mon front. Ce n'était pas du tout une main de douceur et de tendresse ; la paume en était rêche, sèche, presque écailleuse. La caresse de l'esclave me rendit la paix. ■

Claude Le Borgne

La Prison nomade, roman

Editions François Bourin, 1990

La Tunisie enchantée de Myriam Harry

Annie Krieger-Kryniki

Titulaire en 1905 du Prix La Vie heureuse qui devint le Prix Femina, elle fut jurée à son tour. Myriam Harry (1875-1958) a consacré une grande partie de son œuvre à la Tunisie. Elle y suivit son époux, Emile Perrault, sculpteur animalier, qui obtint une bourse de voyage et c'est elle-même qui choisit la Tunisie. Le quotidien *Le Temps* lui demanda « une chronique, un récit de voyage, trois cents lignes colorées, anecdotiques, pas trop de descriptions ». Elle en tira pourtant beaucoup de descriptions pour ses futurs romans et souvenirs, parfumés de jasmin et d'humour. Amie d'Anatole France, de Lucie Delarue-Mardrus et de Jules Lemaître, elle écrivit leur biographie. Huysmans qui la citait parmi les femmes

auteurs les plus importantes de son époque, l'avait même proposée pour le prix Goncourt en 1905 pour son livre « d'homme », *La Conquête de Jérusalem*. Dans ses périples journalistiques, orientaux et asiatiques, elle réservera toujours une place à la Tunisie, celle du cœur et du rêve.

Dans *La Tunisie enchantée*, entremêlant toujours poésie orientale et pittoresque, elle donne des images de l'oasis de Nefta avec son petit café et ses tenanciers sympathiques, mari et femme, artistes échoués dans le désert après quelques aventures ; le passage d'une tournée artistique fait date ainsi que le retour de la Madame Carafa et de ses filles, piliers d'une certaine vie sociale. Voici deux extraits.



Bois gravé de Ch. Clément



Nefta la suspendue

À Nefta, un hôtelier aveugle accueille le narrateur et lui raconte un épisode de sa vie monotone

Assis dans l'ombre de la pièce, ses yeux éteints abrités derrière un lorgnon noir, il anime notre frugal repas, servi par un nègre, de la conversation tumultueuse, confiante et imprévue d'un homme excédé de solitude, repu de silence.

Pensez donc ! Depuis six mois, aucun touriste n'avait mis les pieds ici ! Pourtant, on ne pouvait le nier, l'hôtel était le meilleur de tout le sud. Il l'avait construit, avec ses économies, pour occuper sa femme et se distraire lui-même. Et puis, le gouvernement l'y avait beaucoup poussé. On songeait alors à attirer les voyageurs dans le Djérid, on voulait faire de Nefta une station hivernale, rivale de Biskra.

« Car l'oasis de Nefta a un million de dattiers qui rapportent, avec ceux de

Tozeur, plus de deux millions de francs par an à la Régence. Mais nous continuons à rester dans le bled. Les touristes ne viennent guère, et nous ne sommes en tout que cinq Français, cinq qui ne s'entendent pas. Ma femme et moi ici ; à côté, le postier et l'instituteur, qui vivent en popote et, plus loin, le forestier, qui s'est mis en ménage avec une Choucha. Vous jugez si nous sommes seuls ! Heureusement que j'ai mon violon...

Oui, je joue du violon. Alors je ne me sens plus ni seul, ni étranger dans ce pays arabe. Alors, j'aime l'oasis, j'aime le désert et je ne voudrais plus jamais retourner en France. Et puis, vous savez, on a beau être loin et isolé, il vous arrive quand même des aventures dans cette sacrée terre du soleil. Ah ! il m'est arrivé une histoire extraordinaire, l'hiver dernier, il faut que je vous la raconte ! »

Et, approchant sa chaise de notre table, l'aveugle, l'oreille aux aguets vers la porte, chuchote :

« Vous connaissez, pour les avoir rencontrées à Sfax ou à Gabès, ces tournées artistiques qui vont dans tous les postes du Sud, ces troupes ambulantes qui se composent invariablement d'un seul et lamentable couple: elle, tout ce qu'on veut, danseuse, chanteuse, acrobate, lui, mime, prestidigitateur et ventriloque. Or, un jour, je reçois une dépêche de Gafsa, me mandant de préparer une salle pour des représentations. Évidemment ces gens-là n'avaient aucune notion du pays. Je leur télégraphie: « *Fous! trois Français, sables et bicots* » et je crus l'affaire classée. Mais qu'est-ce que mon nègre voit arriver un jour? Mes deux oiseaux, harassés, faméliques, déplumés, ayant parcouru toute la route à pied depuis Gafsa, sans un sou en poche. Je les sermonne vertement, mais elle, me répond avec une jolie voix de mourante, que c'est leur bonne étoile qui les a conduits ici... Que faire? Je ne pouvais ni les pousser vers le désert, ni les prier de s'en retourner. Je les ai hébergés. Elle chantait des airs de café-concert et jouait de la cithare; lui, de la flûte. Nous avons fait de la musique ensemble. Ils sont restés. Ils me distraient, me dorlotaient.

Elle disait quelle m'aimait. Bref, l'hiver a passé comme un enchantement. Mais ma femme, elle, en a pris le cafard. Elle criait que la cabotine m'ensorcelait, que son « gigolo » me grugeait, qu'elle ne voulait plus de ces gens à la maison. Enfin, vous voyez d'ici l'aria! L'autre pleurait, me suppliait de ne pas la reje-

ter à la misère errante...

Alors, comme je suis titulaire, là-haut, dans la ville arabe, d'un petit bureau de tabac-débit de boissons, je leur en ai donné la gérance. Au début, cela allait bien. Elle ne venait pas ici, mais je montais et nous faisons encore de la musique ensemble. Mais depuis quelque temps, ils s'ennuient. Et maintenant qu'ils sont renippés, engraisés, qu'ils possèdent même des économies, la nostalgie des tournées les reprend. Ils parlent de repartir, un de ces jours, par le désert vers l'Algérie du Sud... et je resterai encore seul avec mon violon... »

Quand la chaleur s'est atténuée, nous quittons l'hôtel et nous traversons l'oasis, enfoncée dans la vallée de feu et nous montons vers l'ascétique colline.

L'architecture de Nefta est à peu près celle de Tozeur. Au fronton des portes nous retrouvons les jolis reliefs géométriques et, de-ci de-là, incrustés au hasard des murs, un carré, un losange, un rectangle de briques ajourées attestant la même origine singulière et le même goût artistique des deux villes.

Mais si Tozeur présente un aspect de prospérité et d'élégance, à Nefta tout est misérable et croulant. La plupart des maisons tombent de caducité, d'autres sont déjà en ruines avant d'avoir été achevées.

Une indifférence matérielle semble planer partout sur cette ville « suspendue » entre ciel et terre, un détachement de tout ce qui n'est pas prière et méditation. ■

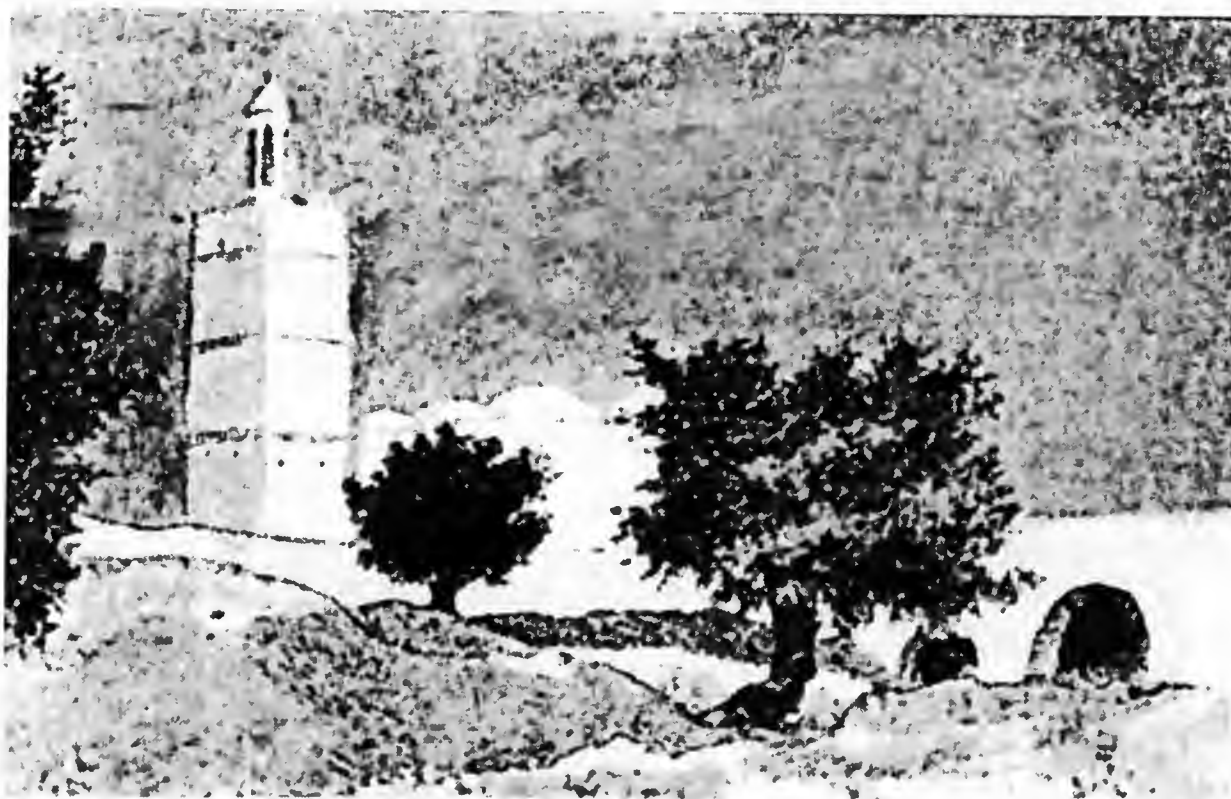
Maria Karafa est de retour

Choisir une maison qu'on croit abandonnée et s'apercevoir qu'il s'agit de tout autre chose...

A quelques jets de pierre de l'estanco, sur la grève sauvage, une maison que j'aime. Elle est toute seule, toute abandonnée, avec sa porte verte close et ses volets verts fermés. Et, cependant, elle n'est pas triste. Elle est entourée de palmiers qui caressent de leurs plumes frissonnantes ses quatre petites coupoles blanches. Comme le mur de l'enclos tombe en ruine, j'ai sauté par-dessus et me suis approchée des fenêtres. C'est curieux, il m'a semblé que des pieds nus glissaient sur les dalles et, un jour, j'ai

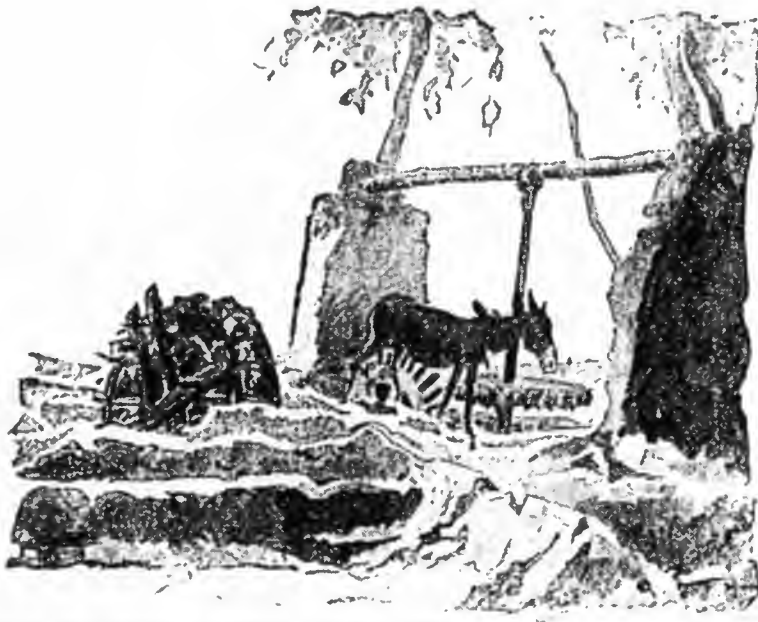
même cru entendre l'air sautillé d'une mandoline. Mais, sans doute, me suis-je trompée. C'était sur les quatre petites coupoles, la caresse des palmes.

Acheter cette maison! Y finir mes jours, en faire la demeure de mon sommeil éternel! Quel rêve plus doux! Je me proposai d'en parler à l'aubergiste, de m'informer du propriétaire, lorsqu'un matin que j'étais couchée, à proximité, dans les oeillets sauvages de la grève, je vois surgir à l'horizon, juste en face, la silhouette noire d'un croiseur. Une chaloupe à pétrole en descend et, quelques instants après, trois officiers de marine débarquent sur la rive déserte et, sans hésiter, se dirigent droit sur la maison abandonnée, sur *ma* maison. Je ris: « Ils se trompent. Elle ne s'ouvrira point! ».



Mosquée dans l'île de Djerba





Noria tunisienne, dessin Roger Irriéra

Mais, avant même qu'ils aient frappé à la porte verte, elle s'entre bâille, les trois navigateurs y pénètrent et il me semble voir une négresse à bottes rouges refermer la porte...

C'est dimanche et il a encore plu toute la nuit. Double fête!

Et Maria Karafa est revenue!

Jamais Zarzis ne fut plus joyeuse, ni plus pimpante.

Zarzis n'a pas d'église et les cloches ne sauraient sonner, mais, à la caserne, claironnent les fanfares, jouent les cors de chasse.

A la terrasse de notre *estanco* s'est assemblée la haute colonie française: les officiers, l'instituteur, l'agent des postes, le courtier d'éponges et, accouru de son îlot, le fabricant de conserves qui engraisse « les porcs aux dents blanches » avec des soles.

Sur la place du marché, Archimède Kokinos a sorti tables et chaises. Ses

trois filles Yo, Calypso et Pénélope n'arrivent pas à servir sous-officiers et soldats. Car la garnison, si discrète d'ordinaire, repliée là, derrière ces récifs, ce matin dominical, se répand par la ville.

Il s'y passe, en effet, un grand événement: Maria Karafa est revenue! Maria Karafa, absente depuis un mois, ramène de nouvelles pensionnaires!

La voilà justement. Elle

débouche devant l'estanco, venant de *ma* maison isolée, dans un tilbury qu'elle conduit elle-même, ayant à ses côtés la nouvelle première, une belle fille rousse; derrière, l'autre novice, une brunette un peu passée et, en face, la négresse dont je reconnais les bottes rouges...

Et Maria Karafa - « qu'importe la carafa, pourvu que on ait l'ivresse », dit l'officier de spahis, Maria Karafa, en robe de satin grenat, sourit à gauche, salue à droite, passe devant la buvette d'Archimède Kokinos, fait le tour du marché, descend au port, promène son pensionnat dans la palmeraie et les olivettes, puis, ayant repassé devant chez Kokinos et devant notre terrasse, descend en triomphe vers la grève, et rentre à la maison aux volets verts où j'avais rêvé de bâtir ma « maison d'Éternité »

Myriam Harry: biographie dans les *Cahiers d'Afrique du Nord* n° 9

Suleïma reconnue

Pierre Loti

Georges-Pierre Hourant dans son intéressant ouvrage, *Ils ont tant aimé l'Algérie*, aux Editions Mémoire de Notre Temps (2004), publie des études et des extraits d'ouvrages de dix écrivains voyageurs. Parmi eux, Pierre Loti qui fit cinq séjours en 1869, 1880 et 1881 en tant qu'officier de marine, en 1880 Oran et Alger, en 1881 à Alger et Bône, en 1883 à Alger, en 1889 à Oran et en 1891 à Alger. Ici, Georges-Pierre Hourant nous propose un extrait de *Suleïma*. L'histoire commence en 1869 à Mers-el-Kebir où fait escale le navire du narrateur. Il rencontre



une petite fille, Suleïma, tout en grands yeux et en longs cils de poupée dont il se sépare avec peine. En excursion en montagne, il ramasse une tortue « drôle à force d'être petite » et l'emmène à bord puis à Rochefort dans son jardin et lui donne le nom de Suleïma. Il rencontrera par deux fois la jeune fille qui fait maintenant « un vilain métier » mais qu'il retrouve la nuit dans une sordide maison du quartier maure où elle se constitue un collier à plusieurs rangs de louis d'or. Puis, c'est la dernière rencontre que nous raconte Pierre Loti.

Cette grande bâtisse neuve où la pluie nous avait fait entrer par hasard, était le tribunal de guerre. On jugeait une empoisonneuse, amenée des cercles du Sud, de la zone militaire.

En haut, une galerie supérieure, disposée en tribune, dominait la salle. Nous y montâmes et nous vîmes l'accusée sur son banc. Elle était voilée entièrement, affaissée, effondrée, une masse informe de burnous et de draperies blanches.



Les juges étaient de

vieux officiers de l'armée d'Afrique, aux figures jaunies, éteintes par les fatigues et la vie de garnison.

On lut l'acte d'accusation, qui était à faire frémir. Elle avait empoisonné, l'un après l'autre, ses trois maris, et, en dernier lieu, la chienne d'un grand Agha.

Et nous regardions, Mohammed et moi, cette forme blanche, chargée de crimes, imaginant là-dessous le visage épouvantable d'une femme vieille et sinistre.

L'interprète commanda à l'accusée de

se lever et d'ôter son voile.

Alors elle s'avança vers la table des juges, rejeta tous ses burnous avec un geste étonnamment jeune et apparut, à la manière de Phryné, dans son beau costume d'Arabe du Sud, la taille cambrée et la tête haute...

Moi, je l'avais devinée avant qu'elle eût dévoilé son visage. Dès qu'elle avait marché, dès qu'elle s'était levée, je l'avais pressentie et reconnue à un je ne sais quoi de déjà aimé et d'inoubliable...

Et pourtant elle était très changée, Suleïma. Elle était transfigurée et bien belle. La petite sauterelle du désert s'était développée tout à coup au grand air de là-bas. Sous ses vêtements libres, elle avait pris la splendeur de lignes des statues grecques, elle s'était épanouie en femme faite et admirable.

Ses beaux bras étaient nus, elle était couverte de bracelets et de colliers et portait la volumineuse coiffure à paillettes de métal des femmes de l'intérieur, qui jetait sur sa beauté un mystère d'idole.

Elle promenait autour d'elle la flamme insolente de ses grands yeux noirs de vingt ans, regardant avec aplomb ces hommes, ayant conscience d'être désirée par eux tous.

Le narrateur conclut son histoire en allant à la prison, voir la jeune femme, condamnée à cinq ans de prison. Il prie le gardien de donner un louis à Suleïma de la part du Roumi qu'elle avait connu à la porte d'un café d'Oran lorsqu'elle était petite fille. Georges-Pierre Hourant nous parle du « charme téné-



breux de l'héroïne enfant et prostituée, pure et criminelle, toujours innocente comme la tortue du même nom et qui trotte toujours dans le jardin de Rochefort ». ■

Bibliographie

Journal intime (1878-1911)

« *Suleïma* » (1882)

Les Trois Dames de la Casbah (1882)

Le nabab trahi

Alphonse Daudet

A l'origine, ce titre s'appliquait avec ironie aux employés de la Compagnie britannique des Indes Orientales qui s'étaient enrichis abusivement dans le trafic de l'indigo, des diamants et surtout de leur influence. Alphonse Daudet (1840-1897) en a affublé un Provençal, Bernard Jansoulet, plus naïf que corrompu, perdu dans les intrigues de la cour beylicale de Tunis puis dans celles de la cour de Napoléon III, bien connue de l'auteur. (Il était en effet le secrétaire du duc de Morny aux appointements de 150 F par mois en 1861).



Jansoulet, mal marié à une demoiselle Afchin, fille d'un riche corailleur, son ancien patron, sera trahi, tandis que ses rivaux, les commerçants Hemerlingue, lui feront perdre la confiance du bey, son protecteur, lors de son voyage en France et s'empareront de ses biens.

Dans une réédition de 1884 (après la publication en feuilleton), il avoue qu'il avait connu le vrai Nabab en 1864 : « J'occupais une position semi-officielle qui m'obligeait à mettre une grande réserve dans mes visites à ce fastueux et accueillant levantin. Plus tard, le pauvre nabab se débattait au loin dans des buissons d'épines cruelles ». Sous le nom de Mora, il reconnut avoir dépeint sans complaisance son protecteur, « Richelieu-Brummel et affairiste ». Et « Jansoulet », de son vrai nom François Bravay, avait, lui, fait fortune en Egypte et possédait l'estime et l'affection du Khédivé Saïd-Pacha. La trame de l'ouvrage retrace en fait les tractations avec la Compagnie de Suez et la rivalité franco-anglaise sur fond d'affaires douteuses. Mais la Tunisie s'est émue de ce travestissement littéraire au point que l'éditeur dut, dans l'édition de 1864, au nom d'Alphonse Daudet, assurer que les scènes du livre où il est question de Tunis sont tout à fait imaginaires et que l'auteur n'a jamais eu l'intention de désigner aucun fonctionnaire de cet Etat ». Il se défendait d'ailleurs, en écrivant : « Moi je vous ai livré mon roman comme un roman, bon ou mauvais, sans ressemblance garantie ». Mais peut-être pas « absolument imaginaire » comme il l'affirmait !

Dans cet extrait, Daudet raconte comment le Nabab découvre qu'il n'est plus en cour et même qu'il a été trahi. La scène se passe dans une gare où il pensait accueillir le bey.

Jansoulet allait au-devant du train, le long de la voie, le sourire obséquieux aux lèvres et le dos arrondi déjà pour le : « Salem alek ».

Le convoi continuait très lentement. Jansoulet crut qu'il s'arrêtait et mit la main sur la portière du wagon royal étincelant d'or sous le noir du ciel ; mais l'élan était trop fort sans doute, le train avançait toujours, le Nabab marchant à côté, essayant d'ouvrir cette maudite portière qui tenait ferme, et, de l'autre main, faisant un signe de commandement à la machine. La machine n'obéissait pas. « Arrêtez donc ! ». Elle n'arrêtait pas. Impatienté, il sauta sur le marchepied garni de velours et avec sa fougue un peu impudente qui plaisait tant à l'ancien bey, il cria, sa grosse tête crépue à la portière :

« Station de Saint-Romans, Altesse ».

Vous savez, cette sorte de lumière vague qu'il y a dans le rêve, cette atmosphère décolorée et vide, où tout prend un aspect de fantôme, Jansoulet en fut brusquement enveloppé, saisi, paralysé. Il voulut parler, les mots ne venaient pas ; ses mains molles tenaient leur point d'appui si faiblement qu'il manqua tomber à la renverse.

Qu'avait-il donc vu ? A demi couché sur un divan qui tenait le fond du salon,

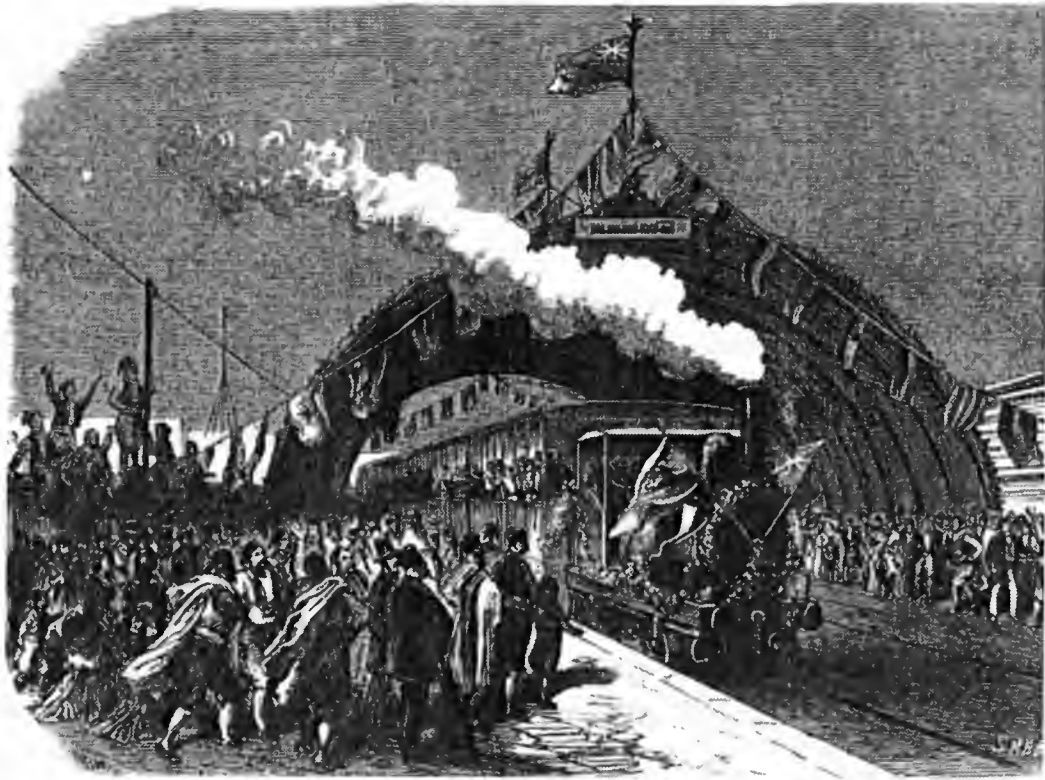
reposant sur le coude, sa belle tête aux tons mats, à la longue barbe soyeuse et noire, le bey, boutonné haut dans sa redingote orientale, sans autres ornements que le large cordon de la Légion d'honneur en travers sur sa poitrine et l'aigrette en diamant de son bonnet, s'éventait, impassible, avec un petit drapeau de sparterie brodée d'or. Deux aides de camp se tenaient debout près de lui, ainsi qu'un ingénieur de la compagnie.

En face, sur un autre divan, dans une attitude respectueuse, mais favorisée, puisqu'ils étaient les seuls assis devant le bey, jaunes tous deux, leurs grands favoris tombant sur la cravate blanche, deux hiboux, l'un gras et l'autre maigre... C'était Hemerlingue père et fils, ayant reconquis l'Altesse et l'emmenant en triomphe à Paris...

L'horrible rêve ! Tous ces gens-là, qui connaissaient bien Jansoulet pourtant, le regardaient froidement, comme si son visage ne leur rappelait rien... Blême à faire pitié, la sueur au front, il bégaya : « Mais, Altesse, vous ne descendez... »

Un éclair livide en coup de sabre suivi d'un éclat de tonnerre épouvantable lui coupa la parole. Mais l'éclair qui brilla dans les yeux du souverain lui parut autrement terrible. Dressé, le bras tendu, d'une voix un peu gutturale habituée à rouler les dures syllabes arabes, mais dans un français très pur, le bey le foudroya de ces paroles lentes et préparées :

« Rentre chez toi, Mercanti. Le pied va où le cœur le mène, le mien n'ira jamais chez l'homme qui a volé mon pays ».



Jansoulet voulut dire un mot. Le bey fit un signe :

« Allez ! » Et l'ingénieur ayant poussé un timbre électrique auquel un coup de sifflet répondit, le train, qui n'avait cessé de se mouvoir très lentement, tendit et fit craquer ses muscles de fer, et prit l'élan à toute vapeur, agitant ses drapeaux au vent d'orage dans des tourbillons de fumée noire et d'éclairs sinistres.

Lui, debout sur la voie, chancelant, ivre, perdu, regardait fuir et disparaître sa fortune, insensible aux larges gouttes de pluie qui commençaient à tomber sur sa tête nue.

Puis, quand les autres s'élançant vers lui l'entourèrent, le pressèrent de questions : « Le bey ne s'arrête donc pas ? » Il balbutia quelques paroles sans suite :

« Intrigues de cour... Machination infâme... ».

Et tout à coup, montrant le poing au train disparu, du sang plein les yeux, une écume de colère aux lèvres, il cria dans un rugissement de bête fauve :

« Canailles ! »

La pluie commençait à tomber, les coups de tonnerre se succédaient. On s'entassa dans les voitures qui reprurent vite le chemin du retour. Alors il se passa une chose navrante et comique, une de ces farces cruelles du lâche destin accablant ses victimes à terre.

Dans le jour qui tombait et l'obscurité croissante de la trombe, la foule pressée, aux abords de la gare, crut distinguer une Altesse parmi tant de chamarrures et, sitôt que les roues s'ébranlèrent, une clameur immense, une épouvantable

braillée qui couvait depuis une heure dans toutes ces poitrines, éclata, monta, roula, rebondit de côte en côte, se prolongea dans la vallée: « Vive le bey! »

Averties par ce signal, les premières fanfares attaquèrent, les orphéons partirent à leur tour et le bruit, gagnant de proche en proche, de Giffas à Saint-Romans la route ne fut plus qu'une houle, un hurlement ininterrompu. Cardailhac, tous ces messieurs, Jansoulet lui-même avaient beau se pencher aux portières, faire des signes désespérés « Assez! Assez! » Leurs gestes se perdaient dans le tumulte, dans la nuit; ce qu'on en voyait semblait un excitant à crier davantage.

Et je vous jure qu'il n'en était nul besoin. Tous ces Méridionaux, dont on chauffait l'enthousiasme depuis le matin, exaltés encore par l'énervement de la longue attente et de l'orage, donnaient tout ce qu'ils avaient de voix, d'haleine, de bruyant enthousiasme, mêlant à l'hymne de la Provence ce cri toujours répété qui le coupait comme un refrain: « Vive le bey! »

La plupart ne savaient pas du tout ce que c'était qu'un bey, ne se le figuraient même pas, accentuant d'une façon extra-

ALPHONSE DAUDET

Le Nabab

ROMAN



ILLUSTRATIONS DE RENEUE

STEF. FLAMMARION, EDITEUR

ordinaire cette appellation étrange comme si elle avait eu trois b et dix y. Mais c'est égal, ils se montaient avec cela, levaient les mains, agitaient leurs chapeaux, s'émotionnaient de leur propre mimique.

Des femmes attendries s'essuyaient les yeux; subitement, du haut d'un orme, des cris suraigus d'enfant partaient: « Mama, mama, lou vésé... Maman, maman, je le vois ». Il le voyait!

Tous le voyaient, du reste; à l'heure qu'il est, tous vous jureraient qu'ils l'ont vu. ■

Rêve ou réalité ?

Pierre Benoît

Quatre écrivains se sont réunis pour écrire un ouvrage sous le titre de *Roman des Quatre*. Ce sont Paul Bourget, Gérard d'Houville, Henri Duvernois, Pierre Benoît. Le roman fut publié chez Fayard en 1926. En voici le thème, imaginé par les écrivains.

Périssant d'ennui dans une ville d'eau, noyée par la pluie, isolés du monde comme Boccace ou Marguerite d'Angoulême, quatre amis curistes font le pari d'écrire un roman par lettres, à la manière en vogue au XVIII^e. Chacun choisit sa partie et les lettres s'échangent entre héros et héroïne. La partie tunisienne est due certainement à Pierre Benoît qui connaissait bien la Tunisie, grand voyageur de l'imaginaire et fin connaisseur du désert depuis *L'Atlantide* (1919). Né en 1886 et mort en 1962, il avait passé une partie de sa jeunesse en Afrique du Nord et commencé ses études de droit à la Faculté d'Alger. Son personnage, Lucien Huvelot, est un jeune ingénieur au service d'une société minière du Djebel Tamerza, amoureux de sa cousine Micheline, restée en France, et qui est attirée par un ennemi de leur famille, un séduisant écrivain parisien. Il triomphera avec brio des embûches locales mais non de son rival et il attendra en vain que celle qu'il aime le rejoigne dans la maison tunisienne. Voici le rêve qu'il raconte à son amie et qui l'a troublé.

Chère Micheline,

Il y a huit jours, j'ai suivi, dans le Djebel Tamerza, quelques camarades. Des camarades, c'est beaucoup dire, des gens de la mine, enfin. Nous avons chassé le mouflon. J'ai été assez sot pour me piquer d'amour-propre, pour poser au bon tireur. Résultat : j'ai blessé un de ces animaux, une femelle. Elle s'en est allée mourir auprès d'un trou, dans la

roche. Il y avait là un pauvre bébé mouflon de quinze jours à peine. Il gémissait, en nous regardant de ses yeux bleu laiteux.

J'ai ramené le bébé mouflon à Tamerza, Micheline. Ça n'a pas été comode. J'ai failli me rompre le cou, le tenant dans mes bras, en descendant et remontant les bords des oueds. Mes compagnons se fichaient de moi. Il mou-



rait de faim, le misérable animal, quand nous sommes arrivés. Et alors mes peines n'ont fait que commencer. Comment le nourrir, je te le demande !

Heureusement, le Bon Dieu y a pourvu. Tu as reçu une éducation chrétienne, Micheline, et tu vas reconnaître ici son sens de l'opportunité. Je me suis souvenu que M^{me} Cipriani, la femme d'un des préposés à la douane, avait un marmot de huit mois, et qu'elle l'alimentait au lait condensé. Cette brave femme a eu l'air un peu vexé quand je lui ai demandé de me céder une bouteille, un bout de caoutchouc usagé, et six boîtes de lait.

Maintenant, tout marche à merveille. J'ai baptisé mon mouflon Poulet-Deux, en souvenir de ton chien, que je te prie de n'appeler désormais que Poulet-Premier. Dans quinze jours, ses petites cornes commenceront à pousser. C'est égal, j'ai eu bien du mal.

Je ne sais pas si c'est facile d'élever au biberon des escargots. Mais eux, au moins, ils ne mordent pas la tétine de caoutchouc. Avec Poulet-Deux, la plus solide ne fait pas trois jours. Sois assez bonne pour m'en envoyer quatre ou cinq douzaines, par le prochain courrier. Tu n'as pas besoin de recommander le paquet.

Voilà une question réglée. Si tu veux, parlons d'autre chose. Je vais te raconter un rêve, un rêve que j'ai fait la nuit dernière.

J'ai rêvé de toi, Micheline. Pas de toi

seule. Aussi de maman et d'Arondine. J'étais sur la route qui va de Tamerza à Redeyef. Redeyef est une station du train qui unit Sousse à Metlaoui. Je voyais venir vers moi un indigène qui agitait les bras, et bientôt je reconnais-
sais Messaoud, mon *chaouch*.

Les *chaouch*, Micheline, sont comme qui dirait les ordonnances des civils. Messaoud est un bon *chaouch*, attentionné. Il sait faire la cuisine, bien qu'à mon goût il y mette un peu trop d'huile. C'est l'être humain que je préfère ici, car pour ce qui est des Européens, et en particulier de mes compatriotes... Mais n'embrouillons pas tout.

Donc, Messaoud venait à ma rencontre en agitant les bras. Bientôt, il fut assez près pour me crier :

- Y en a bon pour toi, sidi.

- Qu'y a-t-il de bon pour moi, Messaoud ?

- Y en a bon, beaucoup bon.

- Une lettre ?

- Non pas lettre, sidi. Y en a visite.

- Une visite ? Le directeur de la mine, peut-être...

Messaoud secoue la tête d'un air de dégoût.

- Le directeur, y en aurait pas bon. Y en a bon, je te dis.

- Alors, Messaoud, je ne vois pas.

Messaoud prend un air fin.

- Y en a visite de la demoiselle à la photographie.

Je ne sais pas si je t'ai dit, Micheline, que la seule photographie qui orne ma

chambre est celle où nous sommes, avec maman, assis tous trois sur le perron des Doves. Tu te rappelles, c'est toi qui la fis agrandir, il y a un an. Mais j'ignore si maman t'a dit qu'elle m'en avait donné une épreuve, quand je suis parti. J'ajoute que Messaoud a pris en amitié cette photographie et que, lorsqu'il fait ma chambre, il ne manque jamais de se répandre en compliments qui t'amuseraient beaucoup, et qui, moi, me touchent toujours.

Tu penses donc si j'ai sursauté.

- N'es-tu pas fou, Messaoud ?

- Messaoud ni fou, ni maboul, sidi.

Parlant ainsi, il a secoué son burnous. Et sais-tu ce que j'en ai vu sortir ? Toi, maman, Arondine, Poulet-Premier, toute la famille, enfin. Vous me regardiez en souriant, et vous aviez l'air de trouver votre présence ici toute naturelle.

Moi, j'étais ravi, comme tu penses, mais avec, au cœur, une petite angoisse. Je me disais :

- Où diable vais-je pouvoir les loger ?

La question, posée ainsi, l'est de façon impropre, car, hélas ! ce n'est pas la place qui manque dans ma casbah. Figure-toi six pièces, six boîtes blanches, crépies à la chaux, s'ouvrant sur une petite cour intérieure. Voilà mes Doves tunisiennes. Au-dessus de la cour, il y a un grand carré de ciel bleu, mais bleu, vois-tu, comme les boules de lessive avec les-

quelles on nous défendait de jouer, quand nous étions petits. Hier, très haut, j'ai vu un aigle.

Il y a donc six pièces. Tu penses bien que je ne les occupe pas toutes les six ; j'ai ma chambre, et puis la cuisine. La cuisine prend le jour par en haut, par un trou rond, qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée. C'est, comme tu vois, d'une architecture très simple. Là s'agite, à l'heure des repas, Messaoud, au milieu d'une batterie de cuisine bien réduite. Pendant que je t'écris, je l'entends. Il doit fabriquer son éternel plat : des oeufs frits à l'huile. Tout à l'heure, il me les servira avec un sourire satisfait.

- Bon, ça, sidi. Kif-kif restaurants de Paris.

Dans les quatre autres pièces, il n'y a rien. Si, pourtant, dans une, il y a ma malle vide. Dans une autre, la litière d'alfa sur laquelle couche mon bébé mouflon. C'est tout. Tu comprends, maintenant, ce que mon rêve pouvait avoir de terrifiant : vous loger dans un endroit pareil... Et tu sais qu'il n'y a pas de magasins dans les environs.

N'empêche que, lorsque je me suis réveillé, j'étais bien désemparé de constater que vous n'étiez pas là. Et c'est à cause de cette tristesse que je t'écris une lettre plus longue que de coutume. ■

Pierre Benoît, biographie publiée dans les *Cahiers d'Afrique du Nord* n° 9



Un bordj au temps du général Margueritte

Lettre à une amie

Parfois, la lecture des journaux réserve des surprises. Voici l'une d'elles, pêchée dans *Le Monde Colonial Illustré*, n° 62 d'octobre 1928.

Lettre trouvée dans la rue à Tunis par notre correspondant, qui s'excuse auprès de M^{me} « Simone X », qu'il regrette de ne pas connaître, du reste, et qui ne lui tiendra pas rigueur de la liberté qu'il prend de faire publier celle lettre qui reflète bien ce qu'est la vie de la femme d'un colon dans le bled tunisien.

En chir Ferzig, le 11 janvier 1928.

Quelle bonne nouvelle m'apporte ta lettre, ma chérie, nous allons être encore une fois réunies. Dis à ton mari que je l'embrasse (tu permets, oui?) pour la bonne idée qu'il a de venir s'installer colon en Tunisie. On va pouvoir recommencer à bavarder comme quand nous étions infirmières à Saint-Jean. Tu te souviens du lieutenant Larcher? Ce qu'on a pu le faire enrager! Mais tu me demandes mes impressions... en voilà.

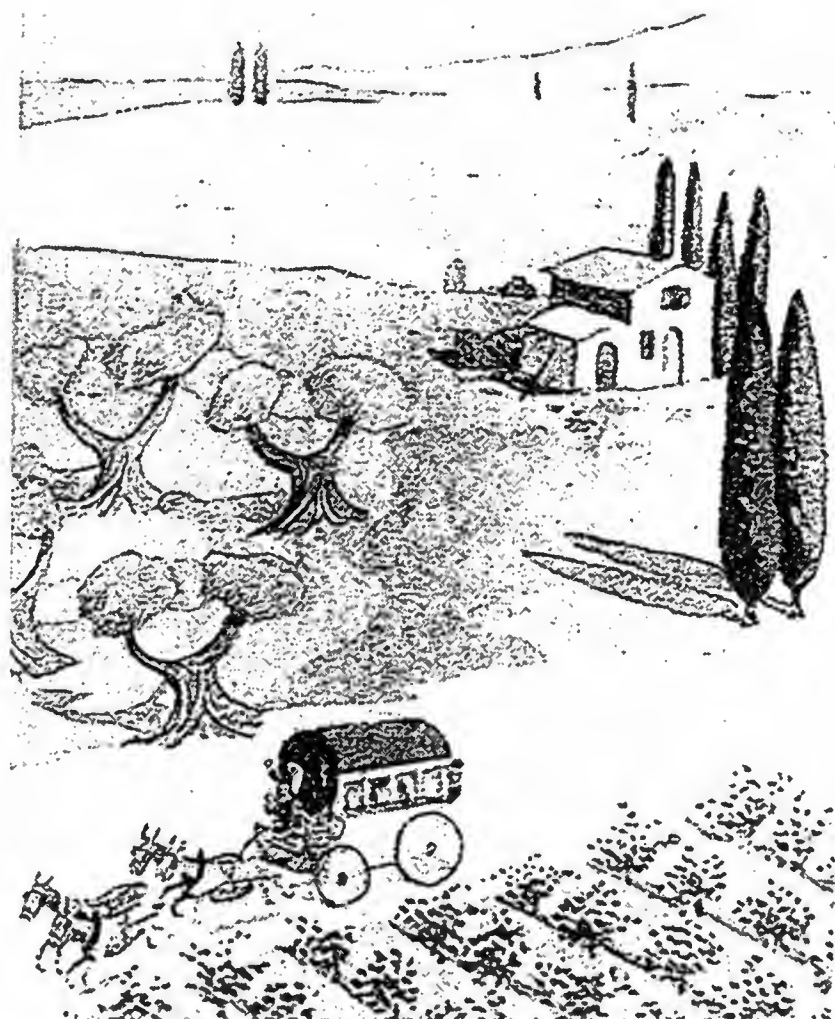
Je commence par les mauvaises... ensuite viendront les bonnes.

1° Tu ne trouveras pas de domestiques pour le bled... et cela implique que tu feras ton ménage, ta cuisine, etc.; c'est pas amusant, mais à la longue on s'y fait, surtout quand ton André te fera des com-

pliments de ta tambouille. Mais c'est dur au début, tu verras...

2°, Tu ne verras plus ton époux ton cher





André, qu'aux heures des repas. En dehors de là, tu pourras le trouver en train de peser du blé, d'essayer de faire partir son tracteur dans un champ, et dans quel état de graisse et de cambouis, à l'écurie, aidant une vache à vêler. Non, tu ne connaîtras plus le jeune capitaine tout décoré de qui nous nous disputons les tangos à la Pergola! Le soir, il rentrera fourbu, vanné, ne te parlera plus que: « mamoudi, gourbi, brabant, zébu, soudure autogène » et, si tu n'y prends garde, il oubliera même sa fameuse tirade « avé les gestes » du nez de Cyrano...

3° Tu deviendras fermière en sabots; tu respireras l'odeur des vaches avec

délices, cela te rappellera le Pré Catelan, moins les courts de tennis du Racing. Tu ne sortiras plus tes robes que pour Pâques ou pour la venue de la Comédie-Française, l venant jouer *Phèdre* dans les ruines de Dougga, et tu t'apercevras alors que tu es en retard de trois siècles sur la mode. As-tu coupé tes cheveux? Ici, c'est indispensable; maman elle-même l'a fait à sa dernière venue, c'est tout te dire! Maman les cheveux coupés! Il y a pourtant des voisines qui les ont gardés... je les plains, surtout l'été.

Quand tu tueras le cochon, ce que tu ne dois pas faire dans ton « Paris », j'irai t'aider et on fera la fête à ton bordj. Tu pourras apporter des vêtements chauds,

car on gèle dans les maisons tunisiennes, pour l'hiver où il fait froid. Mais on a les vérandas pour se protéger du soleil pour l'été où on étouffe.

Et puis, inculque à ton mari de ne pas se mettre dans la tête de prendre une petite propriété d'une quarantaine d'hectares comme les gens bien informés (hum!) lui ont donné le conseil loin d'ici... Heureusement, mon « paysan » (celui-là est métamorphosé en mieux et plus gentil que jamais) sera là pour lui donner les ultimes tuyaux. Je lui ai parlé de ta venue. Il a peut-être quelque chose en vue pour André... ce serait épatant d'être tout près l'une de l'autre. Tu viendrais déjeuner à la fortune du pot... on ajoute de l'eau dans la soupe, et tout est dit!

Maintenant, à la bonne...

On monte à cheval. On mange des oeufs frais. On respire le bon air. On est libre de sortir sans chapeau. Tu te souviens si ta mère « fulminait » quand on n'avait pas mis son « galure »? Et puis on gagne de l'argent. Mais il faut travailler et aider son homme... Et puis, toi qui aimes les gosses, ça pousse tout seul ici... j'en suis à mon numéro trois, et je ne sais pas comment on fait. Mais, après chaque moisson, crac... ça y est. Aussi on jubile, tu sais, et puis, ici, « jamais malade, jamais mourir ».

Allons, viens vite, boucle tes malles en quatrième. Ah! j'oubliais ta jolie conduite intérieure! Tu la verras transformée en roulotte quand tu reviendras de Tunis. Il y aura dedans, des légumes



voisinant avec un pot de coaltar ou d'hermétique, un vilebrequin de tracteur, un madrier de pitchpin sur les garde-boue, un balai de paille, etc.

Robert danse toujours aussi bien et souvent aux sons de l'orchestre du Savoy de Londres, on tangotte... à notre âge! La radio est un truc épatant.

Alors, ma petite Jeannette, je t'attends... envoie un T.S.F., on ira vous cueillir au bateau et un bon déjeuner au « Chianti » avec du poisson et du bon pain frais et de la glace à la fraise, comme lorsque nous allions faire notre « persil » à Biarritz.

Robert t'envoie ses bons souvenirs (j'espère que vous ne vous en voulez plus maintenant, c'est tellement loin, cette partie de tennis...). et moi je t'embrasse comme une petite folle, tellement je suis contente.

Ta Simone.

P.-S. - Je te joins la photo de ce que Robert proposera à ton époux. ■

P.c.c.:

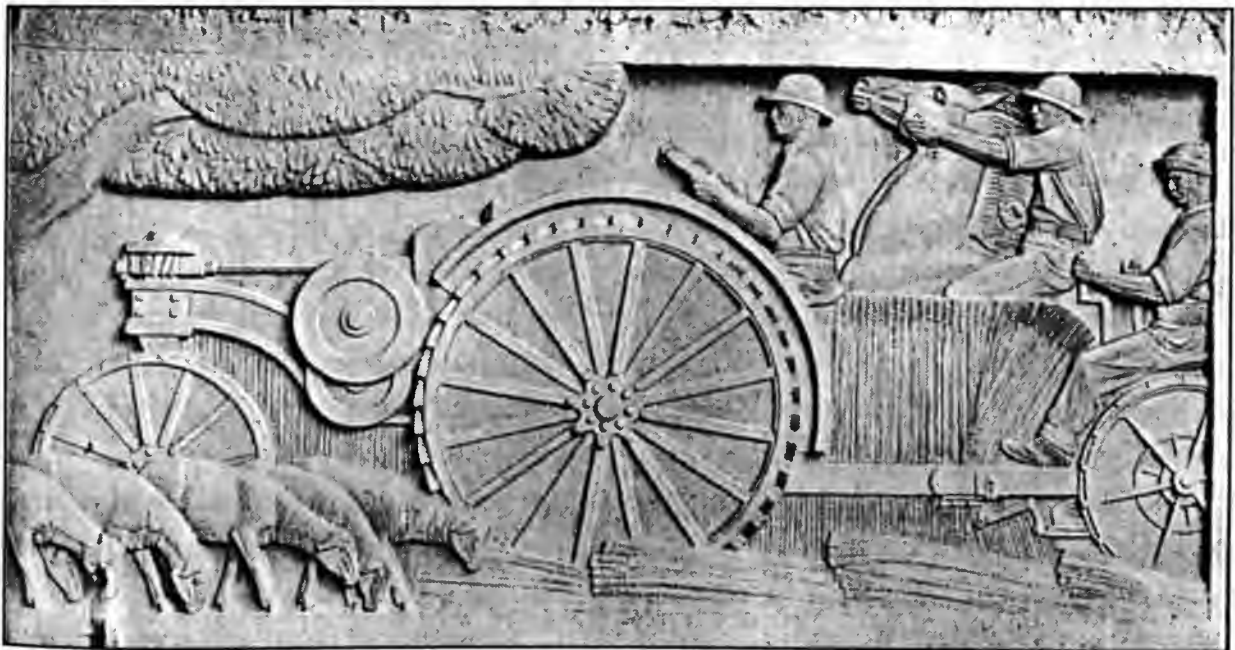
S. Balensi

Des Français au Maroc

Patrice Sanguy

Les écrivains français qui ont fait le voyage du Maroc, après l'ouverture du pays, consécutive à l'instauration du protectorat en 1912, en sont généralement revenus éblouis par la beauté des paysages et par le raffinement d'une civilisation, vue un peu facilement comme immuable. Les Européens les ont beaucoup moins intéressés. Il arrive pourtant que l'on trouve aussi chez eux le portrait de personnages d'origines très diverses qui participent à l'aventure que constitue la construction d'un monde nouveau.

Grand spécialiste de l'Afrique du Nord, Pierre Mille (1864-1941) est un auteur trop oublié bien que prolifique, puisqu'ayant publié plus d'une trentaine d'ouvrages. On appréciera la perspicacité de ses observations. Grand connaisseur de l'Algérie, il remarque, à juste titre, dans *Chez les fils de l'ombre et du soleil*, ouvrage publié à la suite d'un séjour au Maroc en 1929-1930, l'importance de l'élément français d'Algérie dans le peuplement européen du Maroc. Voici quelques pages d'un style très alerte présentant des types de colons marocains.



Bas-relief du monument au Génie colonisateur français à Boufarik (Bouchard et Bigonnet)

Il était une fois des Colons

Pierre Mille

Dans ces passages, extraits de *Chez les fils de l'ombre et du soleil*, ouvrage publié en 1931, Pierre Mille croque le portrait d'Européens du Maroc, rencontrés au fil d'une enquête approfondie. Il insiste sur le dynamisme et l'ardeur au travail d'une population nouvelle, souvent venue d'autres régions de l'Afrique du Nord française et prompte à saisir les possibilités de développement que présente la modernisation du pays à la suite d'une colonisation qui, comme l'a dit Lyautey, en un mot que rappelle Pierre Mille, « ne se fait pas avec des rosières ».



... La terrasse d'un café, sur la place du Commerce, à Meknès. C'est un lieu amphibie. D'un côté y aboutissent les voies qui conduisent à la « ville nouvelle », de l'autre elle est tout près du Mellah, lisez du quartier juif. Autant dire que ce café n'est pas un café « chic ». A Meknès, il y a mieux.

J'attends mon chauffeur et son auto devant un breuvage rafraîchissant... Pendant que je visitais le Mellah, dont les étroites ruelles sont impraticables aux voitures, ce chauffeur, pour me rejoindre, a dû faire le grand tour. Je l'attends. Voici qu'une voix retentit à mon oreille. Elle provient de la table exactement placée derrière la mienne. Elle parle un excellent français, très correct, sans aucun accent, remarquable, même caractéristique, par son absence d'ac-

cent: un français neutre, un français appris, directement, de la bouche de l'instituteur.

- Monsieur, propose la voix, sur ce ton d'égalité sociale qu'assument de façon toute naturelle, dans les colonies, quels que soient leur rang, leur fortune, tous ceux qui se targuent d'être Français ou seulement « Européens », monsieur, prenez donc mon journal!

Je prétends décliner la gracieuseté de cette proposition.

- Si, si, monsieur! Il y a quelque chose de très intéressant! très intéressant! Tenez, là!

Le consommateur s'assied, familièrement à côté de moi, transportant sur ma table son vermouth-cassis. Son aspect seul est une joie, son costume un chef-d'œuvre... Plus réussi que celui du



Une terrasse de café par Brouty

« Monarque » méridional dont je tentai jadis d'être le modeste historiographe. Et, absolument, celui de ce savoureux Cagayous algérois, immortelle création d'un écrivain original et trop peu connu, qui signa « Musette » et se nommait, je crois, Robinet. Sur une chemise de flanelle kaki, telle qu'en portaient sur le front les Anglais pendant la guerre, un veston d'une incroyable couleur gorge de pigeon, très usé, mais assez propre, une culotte de cheval de la même nuance, des houseaux poussiéreux, trahissant de longs services, de même que les rudes chaussures cloutées. Et une cravate, une cravate-régate. Tout l'arc-en-ciel, sur cette cravate ! Mais un arc-en-ciel à travers la pluie : la cravate est fatiguée, comme le costume. L'homme est maigre, naturellement basané de peau, tanné et surtanné de plus par le soleil. Il n'est plus jeune, ses cheveux commencent à grisonner. Pourtant combien agile, souple encore ! Sa race ? C'est comme sa voix : impossible pour moi de la définir. Quelque, chose de neutre, de mêlé...

Je lis. Il suit ma lecture du doigt... Il paraît qu'un richissime Américain vient de mourir, léguant une somme énorme, une dizaine de millions de dollars, destinée « à construire un télescope assez puissant pour apercevoir Dieu le Père, dans le ciel ».

Je ris. Je me permets de rire. L'homme insiste :

- Mais, monsieur, pourtant, on pourrait voir quelque chose, si le télescope est assez fort !

- Oui, après tout, pourquoi pas ? Une nouvelle étoile, une planète inconnue. C'est ce que je dis.

- Mais non, monsieur, pourquoi pas Dieu le Père ?

Tant d'ingénuité m'émerveille, me touche. Je réponds vaguement : « Oui, tout de même ! » Ce serait un crime, n'est-il pas vrai, de troubler sa foi ? Et je parle, je parle pour parler, pour le mettre en confiance, pour savoir enfin « qui il est », quelle est la personnalité de ce vrai croyant. J'y parviens. Il me tend sa carte. Car il a des cartes de visite ! Assez crasseuses, il est vrai : *Auguste Mohammed*. Un prénom chrétien, un autre prénom musulman, qui est son patronyme. Ça, ce n'est pas ordinaire ! Je ne puis m'empêcher d'en faire la remarque à haute voix.

- Pas extraordinaire du tout, monsieur ! Mon père était Arabe. Arabe de Tunisie. Ma mère, Italienne et catholique. Alors elle m'a fait baptiser, en même temps qu'elle me faisait inscrire comme Français à la municipalité de Tunis. Je suis Français, et catholique. Catholique, si on veut...

Oui, si on veut... En tout cas, il a gardé, en l'existence d'Allah l'Unique, l'indestructible foi de son père, l'Arabe.

-... J'ai fait la guerre sur le front de France. En France, j'ai épousé une Française. Elle est morte, me laissant un gosse. Mais ce sont ses parents, à elle, qui élèvent le gosse.

Je crois comprendre, son Dieu le Père me pardonne si je me trompe ! que les



Bas-relief du monument au Génie colonisateur français à Boufarik (Bouchard et Bigonnet)

beaux-parents ont estimé le bonhomme un peu trop exceptionnel, un peu trop différent de ce qu'ils avaient jusque-là connu comme Français, pour lui confier l'éducation du fils de leur fille.

- Et maintenant ?

- Maintenant, je suis associé avec un Auvergnat, un homme solide ! Nous avons trois cent cinquante hectares, et des parcours, des parcours de pâturage ! Je ne peux pas chiffrer les hectares du parcours : avec les Bicots, on s'arrange, hein !

- Et qu'est-ce que vous faites, sur votre propriété ?

- Des cochons, sauf votre respect !

... Sa voix révèle un enthousiasme, sincère ou simulé, qu'il voudrait me communiquer.

- Calculez, monsieur, calculez ! J'ai cinquante truies. A deux portées par an, de, mettons, cinq porcelets chaque fois,

ça me fait cinq cents cochons. A cinq cents francs le cochon, deux cent cinquante mille francs !

Je crois devoir le féliciter.

- Eh bien ! dit-il, c'est incompréhensible !... Croiriez-vous que je suis ici, à Meknès, depuis trois jours, pour trouver dix mille francs sur mon élevage, et que je ne les trouve pas !

Je prévois qu'il va me demander de participer, pour dix mille francs, à la multiplication des cochons. Je détourne la conversation :

- Vous êtes remarié ?

- Ah ! non, monsieur, non ! J'ai une bonne à tout faire (il cligne de l'œil). A tout faire, excepté mon manger : je le fais moi-même ! Une petite Berbère, dans les quatorze, quinze ans. Et j'en change quelquefois. A nos âges, n'est-ce pas, monsieur, on aime le changement !

Mon chauffeur arrive. Je me lève. Il

voit s'évanouir son rêve d'une association avec moi, mais il se cramponne :

- Votre carte, monsieur... Vous avez la mienne !

Qu'est-ce que je risque ? Je lui tends ma carte. Il y trouve mon adresse parisienne, et ses bras retombent, découragés : les bords de la Seine, c'est un peu loin pour aller me relancer.

Cela n'empêchera pas Auguste Mohammed de persévérer. L'immortelle espérance habite dans son sein. Il sait l'arabe, aussi bien que le père auquel il doit le jour. S'il ne peut plus élever de cochons, il achètera aux Berbères leur récolte « en vert », au tiers de sa valeur, peut-être en s'associant lui-même, pour trouver l'argent, aux gens du Mellah, qui lui laisseront, sur ses bénéfiques usuraires, juste de quoi vivoter. Mais il continuera. Il ne lâchera jamais. La terre et le pays le tiennent. Auguste Mohammed est le type du petit colon un peu aventurier, qui essuie les plâtres. Il en faut. Et puis son partenaire, « l'Auvergnat solide », est là. Si Auguste Mohammed se lasse, par hasard, c'est lui qui ramassera. Repassez dans quinze ans, vous verrez.

C'est à dessein que je me suis placé tout en bas de l'échelle. Je ne veux pas maintenant la remonter jusqu'au sommet, je me place volontairement au milieu.

Nous voici dans le Gharb, à une trentaine de kilomètres au nord de Mehdiâ, entre Rabat et Tanger. Il y a là, aujourd'hui, un groupe d'une soixan-

taine de colons. Du blé, du blé, à perte de vue. Voici dix ans, dans cette plaine, vous n'en eussiez pas vu un champ. Mais il est venu un Algérien. L'Algérien se trouvait à l'étroit dans son Algérie. Son père y possède un beau bien agricole, mais il le garde, ou bien a plusieurs enfants, je ne me rappelle plus. Lui-même a épousé une Française.

Trois ou quatre mois par an, il vit à Paris, dans un bel appartement. Il est plus qu'à son aise, vous pouvez le considérer comme riche. Mais la passion de la terre, la passion de la culture le possède, exactement comme l'autre, le pauvre diable franco-italiano-arabe de Meknès. C'est une passion française, et plus particulièrement algérienne. Il est venu au Maroc, il a cherché d'abord une région où il y eût un marché indigène, de ces marchés qui se tiennent, une fois par semaine, en plein vent, et qui sont si pittoresques, un marché bien fréquenté : car c'est déjà une preuve qu'il y a de la population, donc que le sol est riche...

Et alors, tout en achetant de la terre, il cultive à l'heure qu'il est plusieurs centaines d'hectares, ce Français-Algérien lettré, capitaliste, que vous pourrez rencontrer à Paris aux répétitions générales, et à Deauville au casino, s'est improvisé boulanger !

Parfaitement, boulanger ! Il s'est fait cette réflexion que, si les colons faisaient pousser du blé, ce n'était pas une raison pour qu'ils eussent du pain, que le bénéfice de sa boulangerie couvrirait, au moins en partie, les frais de mise en

marche de son exploitation agricole. A cette heure, il boulange pour cent cinquante ou deux cents familles. Pétrisseuses mécaniques, bien entendu. Tous les derniers procédés. Moteurs à essence. Où prend-il son pétrole? A cette question, il répond, un éclair dans les yeux :

- Ici! Du mazout. Voulez-vous voir?

Il m'embarque dans une petite auto résistante. A dix kilomètres de son habitation, un puits à pétrole. Puits de « recherche » seulement. A cinq cents mètres de ce premier puits, un autre. On n'a foré que jusqu'à cent cinquante mètres. Un des forages donne quotidiennement de quatre à cinq cents litres de mazout, l'autre mille. Le colon épure le mazout lui-même, dans un simple tonneau, où il le baratte à peu près comme du beurre. C'est le gouvernement du protectorat qui opère les forages, à ses frais. Le colon lui achète le mazout pour quelques centimes le litre.

- Ça fait une économie! dit-il fièrement.

Quatre ou cinq cents litres d'un côté, mille de l'autre, il reconnaît que ce n'est pas encore grand-chose. Mais quand on aura foré jusqu'à mille ou quinze cents mètres?

... Je lui objecte que, à cette profondeur, peut-être n'y aura-t-il plus rien. Ça s'est vu, ça se voit trop souvent.

Le colon hausse les épaules :

- Qu'on trouve seulement, au Maroc, assez de pétrole et de charbon pour les besoins du seul Maroc, nous n'en

demandons pas davantage!

Il y a en ce moment, dans ce pays, une recrudescence de fièvre minière. On a découvert du pétrole, on a découvert du charbon et en différents endroits. Mais dans quelles proportions, avec quelles possibilités d'exploitation? C'est ce que l'avenir, sans doute un avenir assez rapproché, pourra nous dire...

Mais le colon, celui-ci comme les autres, croit. C'est la caractéristique des colons du Maroc, comme de ceux de l'Algérie d'où ils viennent, ou de ceux à qui ces Algériens communiquent leur impulsion: un optimisme qui résiste à tous les assauts, à toutes les déconvenues. Je n'ai vu cela nulle part ailleurs. Je ne sais quoi d'américain » : la conviction que les espoirs sont illimités, et qu'ils se réaliseront. On ne se plaint jamais de rien, pas même du gouvernement! Sinon de ce que ce gouvernement ne voit jamais assez grand.

Au reste, que le Protectorat se déclare propriétaire des mines, comme il l'a fait des phosphates, qu'il garde la propriété de la moitié des titres, ou se réserve des parts de fondateur, en général ils acceptent n'importe laquelle de ces combinaisons: l'essentiel, c'est la prospérité, le développement indéfini du Maroc. Directement ou indirectement, il leur en reviendra toujours quelque chose. C'est admirable.

Bou-Kefrane, entre Meknès et Moulay-Idriss. On a dépassé El-Hajeb, centre de colonisation assez ancien déjà, assez peuplé, et prospère. D'abord les

labours, les cultures européennes ont disparu : de vastes solitudes plates, désertes, telles que Loti les a décrites en 1889, dans son *Journal de Voyage* entre Tanger et Fez ; rien que des fenouils géants aux fleurs blanchâtres, plus hauts qu'un homme, et des palmiers nains, moins que nains, le *doum*, aux racines profondes, dont les fibres servent aux indigènes à faire des balais, des cordes, et aux Européens à fabriquer du crin végétal. Et puis voilà que ça recommence ! La conquête de l'homme, la conquête française recommence ! Aussi loin que les yeux peuvent voir, encore du blé, du blé, ou de l'avoine, et des haricots, des petits pois, parfois même un vignoble, par champs de cent ou deux cents hectares, d'un seul tenant. Au milieu, le « centre de colonisation », Bou-Kefrane : une douzaine de maisons européennes, un « économat » où l'on trouve « de tout », c'est-à-dire des conserves, du pain, du sucre, même des bonbons pour les gosses, même quelques livres ! Et l'école, dans laquelle on a aménagé « la salle des colons », avec une table encombrée de journaux. Dans l'école, un instituteur, bien entendu. J'imagine que tous les instituteurs aiment parler. Celui-ci ne voit pas grand monde : il aime parler plus encore que les autres.

Nous attendons demain la visite de l'évêque, dit-il. (Ça n'a pas l'air de lui faire plaisir : je suppose qu'il est un peu anticlérical.) Un de ces jours, nous aurons une église... Et puis des gen-

darmes ! Ainsi va le monde.

Il affecte de blaguer ; au fond il est fier de l'effort réalisé.

- Il y a quatre ou cinq ans, ici, ce n'était que du *doum*. Hein, cherchez-le, maintenant ? Oui, plus loin, je ne dis pas : mais revenez dans quatre ou cinq ans. Vous n'en verrez plus jusqu'à la montagne... Dommage que vous n'ayez pas le temps de vous arrêter pour voir la propriété des Canitro : des Algériens qui sont arrivés sans le sou (il exagère), installés sur une concession de deux cents hectares. Maintenant, ils en ont quatorze cents !

Et il est vrai que, entre Fez et Meknès, le nombre des colons, dans les trois ou quatre dernières années, s'est accru de deux cents à six cents. J'ai parlé des Algériens. Qu'on ne croie pas toutefois qu'ils constituent la majorité des cultivateurs ; ils donnent le ton, seulement, impriment cette espèce d'élan optimiste... Et puis il se produit de singulières actions et réactions. Parfois, comme à Meknès, c'est un colon, enrichi par la culture, qui se met à construire des immeubles. Parfois, et plus souvent, c'est un citadin de Casablanca qui devient cultivateur, achète de la terre : toujours, toujours, cette passion innée, indestructible du Français pour la culture, pour les choses qu'on voit pousser ! ■

*Pierre Mille : Biographie dans
les Cahiers d'Afrique du Nord, n° 11*

Drame à Marrakech

Roland Dorgelès

Roland Dorgelès, de l'Académie Goncourt, de son vrai nom Laurent Lécavélé (1885-1973) appartient à la génération qui a connu l'hécatombe du premier conflit mondial et reste célèbre pour le roman *Les croix de bois* qu'il consacra à cette terrible guerre.

Dans *Sur la route des tropiques*, à côté de récits consacrés à un voyage qu'il fit en Extrême-Orient pour visiter sa sœur, mariée à un officier de la coloniale, on trouve de nombreuses pages inspirées par le Maroc qu'il parcourut en 1937, alors qu'y sévissaient une épidémie de typhus et une sécheresse meurtrière.

Comme tant d'autres, avant et après lui, Roland Dorgelès a succombé à la magie de la place Djemaa-El-Fna. Encore aujourd'hui, on peut y assister aux tours de baladins, membres d'une confrérie mystique du Sud, qui prétendent tenir du ciel le pouvoir de fasciner les serpents. On a retenu ici la triste histoire, survenue quelques années plus tôt, d'un modeste artiste de variétés, venu de la métropole pour arrondir les fins de mois difficiles, au déjà célèbre Café de France à Marrakech.

Cela s'est passé sur la Djemaa-El-Fna. (Tiens, j'y pense tout à coup, ce nom veut dire la « Réunion des Trépassés ») Cette place est, à mes yeux, une des Merveilles du monde musulman et rien que pour revoir son captivant spectacle, je ferais le voyage. Les seuls bateleurs que j'évite sont les charmeurs de serpents. C'est pourtant autour d'eux que la foule est plus nombreuse. Les étrangers, pas moins curieux que les indigènes, se faufilent au premier rang pour regarder les affreuses bêtes sortir du sac, et se mettre à danser à l'appel de la flûte. Parfois des femmes, même des hommes, reculent devant les reptiles, mais certains touristes, par crânerie, les prennent à pleine main et acceptent même que le charmeur les leur enroule autour du cou. C'est ce que fit, un dimanche, un artiste du Café de France qui se promenait avec une danseuse de la troupe en attendant la matinée.

- Chiche que tu ne mets pas la cravate! avait blagué la fille.

L'homme aussitôt releva le défi:

- Tu crois que ça me fait peur?

Il était sûr de ne rien risquer: chacun sait que les charmeurs arrachent le croc à venin de leurs serpents. Et puis les Arabes assurent que cela transmet la baraka: un porte-bonheur est toujours bon à prendre, même de la main d'un Soussi. Il fit donc signe à ce dernier de s'exécuter. L'autre, dans l'espoir d'une « faveur », prit au hasard une vipère à cornes et la courba sur le cou du badaud.



Dessin Roger Irritéra

A l'instant même, l'homme poussa un cri.

- Il m'a mordu!

Soudain livide, il s'était écarté d'un bond. Tous les indigènes éclatèrent de rire. La danseuse aussi. Pourtant, son compagnon se sauvait vers le Café à France en se tenant le cou.

- Ne cours pas si vite, lui cria la fille. Il ne te rattrapera pas.

Le charmeur prenait moins gaîment la chose. Précipitamment, il avait enfoui les bêtes dans sa sacoche de cuir et disparaissait dans la Médina. Pendant ce temps, le fuyard arrivait au café, blême d'épouvante, agitant son mouchoir, rougi d'une minuscule tache de sang.

- Vite, un médecin! Un serpent vient de me mordre!

Un rire général salua cette entrée; artistes et clients, tous se moquaient de lui.

- Tu n'as pas honte! C'est une égratignure...

Malgré leurs bons conseils, il tourna de l'œil et s'abattit dans les bras du garçon. Alors, par précaution, on appela le docteur. Quand celui-ci vit la meurtrissure, à hauteur de la nuque, il rabattit d'un mot l'hilarité de l'assistance.

- Vite à l'hôpital.

- C'est vraiment grave? s'inquiéta le patron.

- Je le crois fichu...

En effet, une heure plus tard, le blessé succombait et le surlendemain on le menait au cimetière, suivi des artistes de la troupe, dont la danseuse qui pleurait.

Une mort accidentelle, c'est peu de chose. Mais attendez... L'héroïne va paraître.

Trois mois plus tard, on vit descendre de l'autocar, venant de Casablanca, une femme simplement mise qui se dirigea tout de suite vers le Café de France.

Une nouvelle danseuse? Certainement non. On les choisit plus jolies.

- Je suis la veuve, dit-elle simplement au patron.

La malheureuse avait vendu tout ce qu'elle possédait et, n'ayant plus d'autre but en ce monde, s'était embarquée pour le Maroc, dans l'espoir de ramener le corps de son mari. Un camarade du disparu fit les démarches: le transport coûterait près de dix mille francs.

- Jamais je n'aurais cru que ce serait si cher, murmura la femme en noir.

Elle se fit raconter le drame en détail, puis se rendit sur la tombe. Et le soir, ayant demandé, pour dormir, la chambre qu'occupait son époux, elle vida un tube dans une tasse et se coucha.

Le lendemain, on l'a trouvée froide dans son lit. Le visage reposé. Trop pauvre pour payer le funèbre retour, elle avait fait seule tout le chemin.

J'ai vu leurs tombes au cimetière. Deux tertres rougeâtres qui se font vis-à-vis. Sans une fleur.

Jules Gabriel Perey. Novembre 1933. Piqûre de serpent, lit-on sur une croix.

Et sur l'autre:

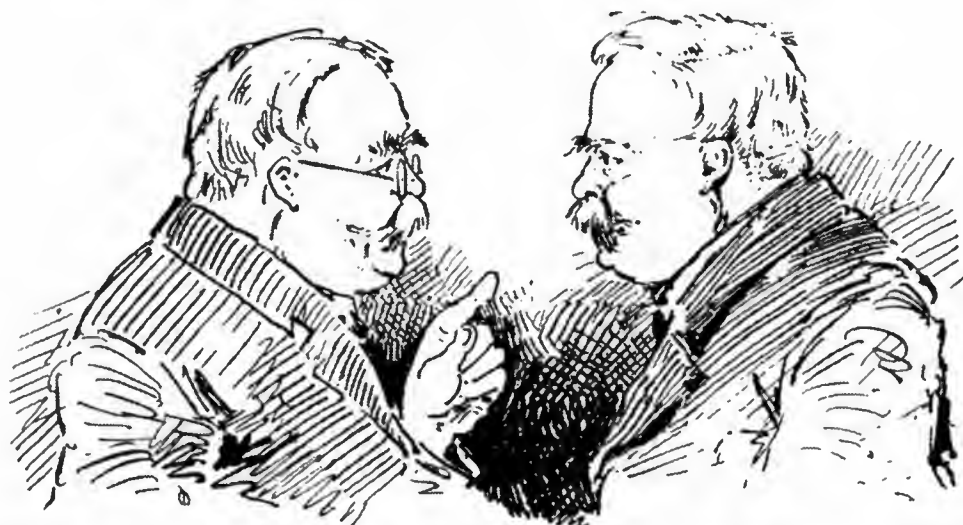
Marcelle-Renée Perey. Février 1934. Empoisonnement.

Celle de l'homme étant déjà brisée, c'est à la croix de sa compagne qu'on a suspendu l'unique couronne. Elle semble la tenir humblement à son bras, pour aider encore celui qu'elle a rejoint. ■

Marrakech, mai 1937.

Maman Camember

Georges Colomb (Christophe)



Georges Colomb par Christophe

Christophe par Georges Colomb

Le Jura français n° 178, documentation : général Bertin

A propos de Camember, le général Bertin, dans un article fort documenté, paru dans la *Revue de la Société des Amis du Musée de l'Armée* en 1985, s'interroge : « Facéties ou document historique ? ». L'auteur, le géniteur pourrait-on dire, de ce pittoresque personnage est Georges Colomb (Christophe), né à Lure en 1856. Un universitaire, maître de conférence en sciences naturelles, il ne se prend jamais au sérieux et cultive le goût du canular. « En bref, nous dit le général Bertin, tout le

Bibliographie :

Hélène Colomb :

Mon grand-père Christophe - l'Athenor, Paris 1975

Paul-René Machin :

Georges Colomb, Christophe, enfant de Lure

et père du Sapeur Camember,
Lettres du Monde, 1979

Sabretache,

carnet n° 74, spécial 1984

Les Facéties du Sapeur Camember,
Colin

Le Savant Cosinus

La Famille Fenouillard.

désigne pour donner vie au sapeur Camember, son compatriote, puisque natif de Gleux-les-Lure ». Croquis et textes font, de la vie et des facéties du sapeur Camember, une véritable bande dessinée avant la lettre. On a cherché à identifier le régiment qui sert de décor à l'histoire. Peut-être le 12^e de ligne ? Ce régiment a effectué quatre séjours en Afrique du Nord entre 1830 et 1870. Notre héros, lui, a guerroyé en Algérie contre les Flittas. C'est cet extrait que nous avons choisi de vous présenter ici en espérant que cela vous amusera et vous donnera envie de lire *Les Facéties du Sapeur Camember*, ou *Le Savant Cosinus*, ainsi que *La Famille Fenouillard*, toute littérature bien propre à chasser tous vos soucis. Jugez plutôt...



C'était en Algérie, pendant la révolte des Flittas, Camember, de grand-garde, entend dans les décombres d'une maison incendiée, un bruit singulier, insolite, et même « subreptice », pour employer la propre expression du sapeur.



Toujours selon sa propre narration, Camember « s'introductionne avec sa baïonnette et prudence dans la cassine, et demeure putréfié au visuel d'une petite créature naturelle qui braillait comme une tourte et gigotait des quatre pattes comme une couleuvre ».



Camember ayant recueilli la « petite criature », se sent aussitôt pour elle des entrailles de père. Il baptise le jeune homme Victorin, en souvenir de mam'selle Victoire, et l'endort au son de mélodieux accords :
« Petits voiseaux qui-z-êtes dans le feuillââââge, etc ».



Instruit par l'exemple des femmes kabyles, Camember découvre un moyen élégant et pratique pour ne jamais quitter, même pendant les étapes les plus longues, son mônichon « pain d'épice », pour lequel il persiste à se sentir des entrailles de père.



Et même Camember éprouve les tortures d'une intense jalousie à l'aspect de CANCELRELAT, qui tente, par des moyens « daloyaux », de captiver la confiance du jeune homme :

« Bas les pattes ! s'écrie Camember indigné, c'est moi que je suis son paternel, j'entresuperpose ! »



« Pas? mon garçon, que c'est moi que je suis ton papa? » Et Victorin, qui commence à bégayer quelque mots, répond aussitôt: « Maman! » Depuis ce temps, le bon sapeur ne fut plus désigné, au régiment, que sous le nom suave de « Maman Camember ».



Au bout de douze heures d'adoption, Victorin n'ayant rien à se mettre sous les genives et ayant réclamé, avec la dernière énergie, un régime plus substantiel, Camember se décide à faire une collecte.



Ayant récolté 5,75 F, Camember demeure convaincu que, pour ce prix, il ne pourra pas se payer une vache. Il se rabat sagement sur une bique qu'un Bédouin à court d'argent lui laisse pour 5,50 F.



Or Victorin, ayant un jour poussé sa première dent, Camember en eut une grande joie, d'autant plus que Camember étant devenu nourrice, les autres sapeurs projettent de le faire profiter des avantages attachés à sa nouvelle situation. Aussi...



...à chaque nouvelle dent du moutard offrent-ils au père nourricier un champoreau d'honneur chez madame Filankatre, cantinière au 12^e régiment d'infanterie de ligne.



Si bien que, quand l'enfant eut toutes ses dents (si on les compte d'après le nombre des tournées chez madame Filankatre), Victorin devait en posséder 248, ce qui est beaucoup pour un homme seul, le corps des sapeurs était ruiné de fond en comble.



Quant à maman Camember, père nourrice, son nez bourgeonnait avec une intensité telle qu'au printemps il aurait certainement fleuri si, voyant que le métier ne lui procurait plus de bénéfices, le sapeur n'avait, heureusement, sevré son nourrisson.

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Mon père, le dernier des fusillés

par Agnès Bastien-Thiry, Editions Michalon, Paris 2005, 17€

Cet homme qu'elle n'a pas connu, c'était son père et elle a voulu, tant d'années après, comprendre son histoire et accepter le drame. Bastien-Thiry était à l'époque lieutenant-colonel. C'était un homme brillant, polytechnicien, il était promis à un bel avenir. Et, le 11 mars 1963, il a été fusillé au fort d'Ivry pour avoir tenté d'assassiner le général De Gaulle.

Pour sa fille qui n'avait que trois ans à cette époque, cette histoire est incompréhensible. « Dans mon enfance, le nom de mon père n'était jamais évoqué. C'était un sujet tabou, chacun portant cette douleur cadenassée au fond de son être. Toute petite fille, je respectais cette souffrance qui devint mienne, par contamination ».

Puis, un jour, lui apparaît une évidence : « Mon devoir est désormais d'honorer sa mémoire. Pour que le sacrifice de sa vie ne tombe pas dans l'oubli ». De ce jour, elle va rechercher les traces laissées par ce père, traces qui provoquent l'hostilité de certains hommes de pouvoir, mais également de sa famille. Mais elle va s'obstiner, frapper à toutes les portes et jusqu'à aller voir les lieux de l'attentat. Elle répète certaines phrases à propos du général : « cet homme est ruisselant de sang français et il représente la honte actuelle de la France ». Agnès Bastien-Thiry n'arrive pas à comprendre certaines choses, dont la suppression du droit à la pension : « En vertu de l'article L.82 (du code des pensions militaires de retraite) la femme et les enfants mineurs peuvent obtenir une pension fixée

à cinquante pour cent. Or, dans le cas particulier, il est certain que la condamnation à mort (du lieutenant-colonel Bastien-Thiry) le 4 mars 1963 a suspendu son droit à l'obtention d'une pension ». Agnès met très longtemps avant d'entreprendre le devoir de mémoire qu'elle doit à son père. Pourtant, elle poursuit et réussit même à pouvoir consulter le dossier de son père aux Archives militaires. « Ce drame trop longtemps occulté, je l'ai enfin formulé... Aujourd'hui, j'ai accompli mon deuil, j'ai arrêté de porter ma croix... J'ai entrepris ce travail de mémoire pour faire en sorte que l'action de mon père ne soit pas prétexte à des récupérations politiques qui terniraient le sens qu'il a voulu donner à son engagement ». Un livre émouvant et nécessaire.

Les éclaireurs spéciaux, guerriers de l'ombre

par Michel Lemonnier. Nouvelles Editions Latines, Paris 2004, 23 € - 1, rue Palatine 75006.

Algérie 1959-1962, récit nous dit l'auteur. « Les événements relatés ci-après se sont déroulés dans l'Est Constantinois après le 13 mai 1958 et jusqu'à la fin de la guerre en 1962. La bataille victorieuse contre le terrorisme à Alger et l'anéantissement des katibas, autour de Souk-Ahras avaient déclenché ce sursaut populaire. Les populations réclamaient un retour rapide à la paix et du travail. La guerre était gagnée... Fin 1958, une unité d'éclaireurs « spéciaux », à base de harkis résolus à rester français et d'anciens fellaghas ralliés, reçut une mission qui s'étendait tout au long de la fron-

tière tunisienne, de la Méditerranée au Sahara. Agissant comme les rebelles, par raids, les éclaireurs pénétraient le milieu rural et, les renseignements humains obtenus, disparaissaient aussitôt... Un officier aguerri, passionné par le destin de l'Algérie, la commandait. Des moyens appropriés et des pouvoirs exceptionnels lui furent attribués... Tous ces personnages ont existé, de formations et d'opinions différentes, mais tous liés par une estime mutuelle et, parfois, par une sorte d'amitié. Seuls les noms des harkis ont été transformés par mesure de protection ». L'auteur, officier, au retour d'Indochine, est engagé dans les Aurès dès 1954, et a participé à cette guerre du renseignement, en prenant conscience du sort tragique où il a conduit ses éclaireurs spéciaux. Ce livre constitue un hommage à ces hommes si courageux et laisse deviner le remords d'un honnête homme envers ses compagnons sacrifiés.

Harkis, crime d'Etat

par Boussad Azni -

Editions Ramsay Paris 2002. Texte intégral repris par J'ai Lu - Document

En sous-titre, Généalogie d'un abandon.

La lutte de Boussad Azni est celle d'un fils de harkis, harki lui-même aux yeux des autres. « La violence des mots, leur poids terrible, il les avait ressentis dans sa chair. Sa lutte était celle d'un homme déterminé à arracher les morts comme les vivants, à un destin écrit par d'autres, à les arracher aux mots derrière lesquels on voulait les étouffer, à leur restituer leur qualité d'individu. Seul compte ce que chacun a fait, victime comme bourreau... Un homme est ce qu'il fait, non ce qu'il prétend être : il y a des victimes et il y a des bourreaux... Proposer de rendre chacun comptable de ses actes, c'est lui offrir d'endosser la dignité d'homme : est homme celui qui est responsable ». Boussad Azni dans ce livre est allé au-delà du mensonge des mots et a placé chacun face aux conséquences de ses actes. Il a expliqué, évoqué les fantômes des

disparus, des harkis massacrés et le sort, en France, des disparus. Comme le dit maître Emmanuel Altit, dans sa préface : « il s'agissait de saisir la justice afin que soient mises en lumière les responsabilités individuelles et non d'obtenir la condamnation de la France et de l'Algérie... Ici, il s'agit de justice, c'est-à-dire de violences commises, de souffrances subies, d'actes répréhensibles non punis. Le 30 août 2001, à Paris, accompagnés de nombreux harkis, nous déposons plainte contre X pour crimes contre l'humanité ». Boussad Azni est à l'origine de la création du Comité national de liaison des harkis et se bat toujours pour que justice soit faite envers les harkis qui ont failli être les oubliés de la guerre d'Algérie mais en sont toujours les victimes. Et c'est pourquoi, puisque les historiens n'ont pas le monopole du passé, les juristes doivent également s'exprimer sur ces épisodes. Ce livre de Boussad Azni est très amer, très émouvant et laisse une impression extrême de désolation. Faut-il espérer qu'un jour, la reconnaissance, si tardive qu'elle soit, vienne apaiser un peu la douleur de tous ces exilés.

Le Rabat de Grand'Papa

par Pierre Gantès - Mémoire de Notre Temps - Montpellier 2004

Voici un album illustré, entièrement consacré à une ville, Rabat. Dans son avertissement, Pierre Gantès nous dit : « Cet ouvrage a été réalisé, surtout en ce qui concerne la partie historique, à l'aide de documents divers et de journaux de différentes époques. Le reste du texte, concernant la ville et la vie à Rabat-Salé, constitué de souvenirs personnels ou non, peut présenter quelques erreurs ou omissions, dues à ma mémoire défaillante, pourtant guidée par des photographies personnelles, des cartes postales anciennes et divers documents. Après un court avant-propos, l'auteur fait l'historique de la ville qui a connu de nombreuses civilisations comme celle des Phéniciens puis des Carthaginois.

Au VIII^e siècle av. Jésus-Christ, ce fut une colonie maurétanienne. Puis la ville, conquise par les Romains, devint Sala Colonia et bientôt Chellah. L'histoire de la ville fut très aventureuse, avec quelques périodes plus calmes et commerçantes. Puis ce fut le protectorat en 1912 et Rabat devenait « le cerveau du Maroc moderne ». La fin du protectorat, en 1956, ne fait que renforcer l'importance de la capitale mais, nous dit l'auteur, « Rabat-Salé restera toujours une ville blanche et une véritable ville-jardin, que l'on a comparée souvent à une ville d'eaux ». Puis l'album nous offre une promenade à la fois touristique, administrative et économique. Une évocation en vers de Jean Arnould termine l'ouvrage, montrant ainsi que la ville est toujours dans les cœurs de ses enfants.

« Dans la fraîcheur du soir, les oiseaux par milliers

S'abattent en criant sur les faux poivriers
De la rue du Béarn ; enivré d'idéal,
Je vous bénis Seigneur, de toute ma tendresse,
Pour m'avoir ramené dans ma belle jeunesse,
En ma vill'de Rabat, quartier de l'Aguedal ».

Quelques belles illustrations en couleurs et d'autres évocations en noir et blanc, quelques « réclames » du temps de Grand-Papa terminent l'album.

Tamurt Imazighen, terre kabyle

par Martial Rémon, 24 €, préface de Fellag.
Ibis Press, Paris 2004.

Avant-propos d'Annic Droz.

En 1932, Martial Rémond publie un livre, intitulé *Au cœur du pays kabyle*, chez l'éditeur algérois Henri Baconnier.

Quelques années, quelques longues années plus tard, sa petite fille, Annic Droz, décide de faire réimprimer ce livre. Et c'est celui-ci dont j'aimerais vous parler ici. La précédente édition figurait dans la bibliothèque de mon père, grand amoureux de la Kabylie, ce pays où il avait tous ses souve-

nirs d'enfance, puis bien plus tard, de magistrat. Après les rochers majestueux, ce sont les cèdres mutilés mais toujours fiers. Puis viennent les maisons et les villages perchés. Les visages aussi, les femmes allant à la fontaine, les hommes au café. Toute une vie si bien évoquée par les photos en noir et blanc, jusqu'aux cimetières si émouvants. « Teintes claires des champs cultivés, coloris foncés des terrains incultes, verts nuancés des frondaisons, reflets diaprés des schistes d'une glèbe grossière, puissantes découpures de la montagne, tout portait à l'enchantement ». Souvenirs, souvenirs, une certaine nostalgie se dégage de ce bel album.

Par les portes du Nord, la libération de Toulon et Marseille en 1944

par François de Linarès,
Nouvelles Editions Latines,
Paris 2005, 28 €.

Fils aîné du général de Linarès, l'auteur né à Alger s'est donné pour but de rendre hommage aux compagnons d'armes de son père, dans une période de l'histoire de France qui mérite ce témoignage relatant avec force et sans complaisance la libération de la Provence en 1944. L'ouvrage débute par une chronologie qui remet en mémoire bien des dates importantes. Beaucoup de témoignages directs, des ouvrages de combattants, nourrissent ce devoir de mémoire auquel s'est attaché François de Linarès. Cet ouvrage de 383 pages se termine par, en annexe, des commentaires, des portraits et une bibliographie. Cette histoire, racontée pratiquement au jour le jour, avec beaucoup de force et de franchise, nous restitue de manière très vivante les événements extraordinaires comme aussi les anecdotes touchantes de ce débarquement et de la libération de Toulon et de Marseille. Il faut remercier l'auteur de nous donner ces récits qui permettent de garder le souvenir de ces exploits que l'histoire officielle a trop tendance à ignorer et qui sont pourtant des épisodes glorieux de la France.

Imaginaire mélancolique



Dessin de Brouty

Les aventuriers de l'imaginaire ont largement ouvert une fenêtre. Les charrettes abandonnées, ce dessin très dépouillé, inspirent une imaginaire mélancolique des choses passées, une évocation d'enfants turbulents qui pourraient animer le décor, enfants que nous avons été, enfants que nous aurions rêvé d'être.